
EX-LIBRIS
NORTH END OF MY LIBRARY. CHARLESTOWN.
James Frothingham Hunnewell.

ANNALES DU MUSÉE

ET DE

L'ÉCOLE MODERNE DES BEAUX-ARTS.

RECUEIL de Gravures au trait, contenant la collection complète des peintures et sculptures du Musée Napoléon; les principaux chefs-d'œuvre du Musée de Versailles; et de celui des Monumens français, aux Petits-Augustins de Paris; les productions des Artistes vivans, qui, aux différentes expositions, ont été citées avec éloges; édifices publics, projets d'architecture, etc.;

Rédigé par C. P. LANDON, Peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome; membre de plusieurs sociétés littéraires.

PAYSAGES ET TABLEAUX DE GENRE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ BOSSANGE ET MASSON, Imprimeurs-Libraires, rue de Tournon, nº 6.

A LONDRES,

Même Maison, nº 14, Great Marlborough Street;

ET CHEZ LONGMAN, HURST, REES, ORME ET BROWN, Paternoster Row; BOOSEY, nº 4, Broad Street, Royal Exchange; et MURRAY, Albemarle Street.

1815.

AUX MEMBRES

DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION D'ANVERS.

Messieurs et chers Collégues,

Ce recueil, que je prends la liberté de vous dédier, renferme les Paysages et les Tableaux de genre du Musée Napoléon; c'est-à-dire, l'élite des chef-d'œuvres de l'école flamande. Un grand nombre des maîtres de cette école séduisante et toujours plus recherchée ont reçu le jour dans vos murs. Vous ne verrez donc, dans l'hommage de mon faible travail, qu'un tribut légitime. Daignez, Messieurs et chers Collégues, l'accueillir avec indulgence, et agréer les sentimens de respect et d'attachement, avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Messieurs et chers Collégues,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LANDON,

Peintre, Membre de la Société d'Emulation d'Anvers, etc.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Des paysages et des tableaux de scènes domestiques ne sont guères susceptibles d'être gravés au trait. On sait que les productions de ce genre tirent le plus souvent leur principal mérite de la vérité du coloris, de l'effet du clair-obscur, et de la grâce du pinceau; et que le simple trait, si favorable aux compositions d'un style élevé et d'un dessin idéal, est insuffisant pour relever des pensées familières ou des formes prises dans la simple nature.

J'ai donc cru faire une chose utile aux artistes et aux amateurs, en composant un recueil particulier des Paysages et des Tableaux de genre du Musée Napoléon, ombrés d'une manière pittoresque; et devoir suivre, dans sa publication, le plan que je me suis prescrit pour les Annales du Musée; c'est-à-dire, adopter le même format, le même mode pour l'explication des sujets, et varier ceux-ci par un choix de productions modernes, du même genre, présentées par leurs auteurs aux expositions publiques. J'ai mis tous mes soins à la confection de ce recueil. La gravure des planches, d'un travail facile, mais encore peu usité dans ces sortes de collections, s'est visiblement améliorée pendant le cours de l'exécution; il ne laissera, j'espère, dans la suite, presque rien à desirer.

TABLE

Des Planches contenues dans le premier volume.

Tableaux anciens.

Tableaux modernes.

Fin de la Table du premier Volume.

Tom. 1.



Conning pinx.t Devilliers l'ainé Sc.

Planche première.— Portrait en pied de Charles premier, roi d'Angleterre. Tableau de la galerie du Musée ; par N. Coning.

Charles premier est représenté debout, et vêtu d'un manteau de velours noir ; il porte la main gauche à la garde de son épée. Près de lui, sur une table couverte d'un tapis vert à franges, on voit sa couronne, son sceptre, et un globe surmonté d'une croix. Les lettres initiales C. R. sont inscrites sur le tapis. Le fond représente un intérieur d'appartement, et n'offre aucune espèce de décoration.

Ce tableau n'a qu'un pied de haut sur neuf pouces de large. Il est d'un pinceau soigné, d'un dessin assez correct, et d'une couleur vraie. Il vient de la collection du stathouder.

Les auteurs qui ont écrit sur la vie et les ouvrages des artistes, ne font aucune mention de l'auteur de ce portrait. On ne peut le confondre avec David Coning, peintre de *nature morte*, ni avec Salomon Coning, dont le Musée possède deux tableaux. La manière de ce dernier maître n'a aucun rapport avec celle dont le portrait de Charles premier est exécuté.

Planche deuxième.— Paysage orné de fabriques. Tableau de la galerie du Musée; par A. Van-den-Velde.

Ce tableau n'a que huit pouces de haut sur onze pouces de large, mais il n'en est pas moins intéressant par la finesse de la touche, la délicatesse du coloris, et la belle dégradation de la lumière. Le soleil vient de descendre sous l'horizon. Un villageois reconduit ses bestiaux à l'étable. Plus loin est une femme tenant un panier à son bras, et devant laquelle marchent aussi plusieurs animaux. Dans le fond, on aperçoit une hôtellerie et des paysans. Trois chevaux, attelés à un chariot couvert, montent un chemin étroit et s'avancent vers l'hôtellerie. Le lointain représente une plaine bornée par des montagnes.

Adrien Van-den-Velde naquit en 1639; il montra, dès son enfance, un penchant décidé pour la peinture, et ses parens lui permirent de cultiver cet art. Il entra dans l'école de Wynants, paysagiste distingué. Ce peintre se plut à encourager un élève qui montrait de rares dispositions. Il lui recommanda surtout d'imiter la nature, et Van-den-Velde devint bientôt lui-même un maître habile.

Il ne borna point son talent aux petits tableaux. Il entreprit de peindre l'histoire en grand, et quelques-unes de ses compositions prouvèrent qu'il n'y aurait pas moins réussi que dans le paysage, si une mort prématurée ne l'eût enlevé aux arts et à la société dont ses qualités aimables le faisaient chérir. Il mourut, en 1672, âgé seulement de 33 ans.



A. Vanden-Velde pinx.t Devilliers j.e Sc.

Tom. 1.



Vander-Meulen pinx.

Devilliers ainé et J.r Sc.

Planche troisième. — *Halte de cavaliers. Tableau de la galerie du Musée; par* **A. L. Vander-Meulen.**

L'hôte apporte des rafraîchissemens à l'un de ces cavaliers qui est près de la porte de l'auberge. Quelques autres semblent s'entretenir ensemble. Ceux que l'on voit sur le premier plan se remettent en route, et des mendians leur demandent l'aumône, tandis qu'un paysan assis fume tranquillement sa pipe, en les regardant passer. Dans le fond est une ferme, sur une hauteur.

Quoique ce joli tableau n'ait que sept pouces de haut, sur neuf pouces et demi de large, les objets y sont nettement rendus et touchés avec finesse. La couleur en est franche, et toutes ces petites figures d'hommes et de chevaux sont pleines de mouvement.

Vander-Meulen naquit à Bruxelles, en 1634. Ses parens vivaient dans l'aisance, et lui permirent de se livrer au penchant qui l'entraînait vers la peinture. Il fut d'abord élève de Pierre Sneyers, peintre de batailles, et fit de rapides progrès. Quelques-uns de ses tableaux furent portés en France; ils plurent à Colbert qui, par des offres brillantes, détermina Vander-Meulen à venir à Paris.

Ce peintre eut bientôt l'occasion de signaler ses talens. Il suivit Louis XIV dans sa brillante campagne de Hollande, et dessinait, sur les lieux mêmes, les marches, les campemens, les batailles, les siéges, etc. Il avait toutes les facilités pour ce travail, et recevait fréquemment les ordres du roi sur les tableaux

qu'il devait exécuter. Après des études si exactes, ce qu'il produisit fut généralement admiré.

Le célèbre le Brun se lia d'une amitié sincère avec Vander-Meulen, et, quand celui-ci eut perdu sa femme, il lui donna sa nièce en mariage. La fortune et la considération dont jouissait l'artiste flamand ne le mirent point à l'abri de divers chagrins domestiques qui hâtèrent la fin de sa carrière. Il mourut à Paris, en 1690, à l'âge de 56 ans.

Quoique Vander-Meulen n'ait pas copié la nature avec un soin minutieux, comme la plupart des artistes de sa nation, il sera toujours au premier rang, parmi les peintres de paysages et de batailles, par la correction de son dessin, la légèreté de sa touche, et la vérité avec laquelle il a su rendre les sites qu'il avait à peindre. Ses tableaux ont longtemps décoré les maisons royales. Ce qui ajoute au mérite de ses ouvrages, c'est qu'on peut les considérer comme une partie essentielle de l'histoire de Louis XIV.


Tom. I.
P. Potter pinxt.
Guyot jr. Sc.

Planche quatrième. — Des Animaux près d'une chaumière. Tableau de la galerie du Musée; par Paul Potter.

Ce tableau est un de ceux où une imitation parfaite est indispensable pour suppléer au peu d'intérêt du sujet. Quelques chaumières entourées d'arbres, un taureau, trois vaches, et sur le devant, dans l'ombre, quelques porcs; voilà tout ce qui compose un ouvrage très-précieux et regardé comme un chef-d'œuvre dans son genre. Les animaux sont peints avec une vérité à laquelle on ne peut rien ajouter. L'effet d'un jour brillant, la dégradation de la lumière, la transparence des ombres, le fini précieux des détails, un ciel accompagné de nuages légers, tout est rendu de manière à faire une illusion complète.

Ce tableau a un pied deux pouces de large, sur dix de haut.

Paul Potter naquit à Enckhuysen, ville de la Nord-Hollande, en 1625. Son père, peintre médiocre, s'établit à Amsterdam, en 1631. Le jeune Potter reçut d'abord ses leçons, mais bientôt il n'étudia plus que la nature. Dès l'âge de 14 ans, il faisait des tableaux que l'on plaçait parmi ceux des plus habiles maîtres. Paul Potter étant allé à la Haye, y épousa la fille d'un architecte. Celui-ci la lui avait d'abord refusée, parce qu'il n'estimait pas le genre que Potter avait choisi; mais il conçut enfin de lui une idée plus juste et plus avantageuse.

Ce peintre était d'une humeur agréable. Le prince Maurice d'Orange, les ambassadeurs et les personnes

distinguées se plaisaient à lui rendre visite. Il quitta la Haye en 1652, et vint à Amsterdam, où il fit, pour M. Tulp, bourguemestre, de grands et de petits tableaux.

Paul Potter était très-assidu au travail. Il peignait tout le jour, et le soir il gravait à l'eau forte des morceaux qui sont très-estimés. Cette vie laborieuse l'épuisa bientôt; et, en 1654, il mourut d'une maladie de langueur, n'ayant pas encore 29 ans.

Quoique les grands tableaux de ce maître soient fort recherchés, on préfère encore ceux qu'il fit en petit. Paul Potter doit être placé au rang des plus grands paysagistes. Aucun n'a mieux dessiné les animaux: sa couleur est chaude, sa touche délicate et moelleuse; quelques-uns de ses tableaux ont été payés 24,000 fr. et plus.



Rembrandt pinx. Boutrois Sc.

Planche cinquième. — Un Portrait d'homme. Tableau de la galerie du Musée ; par Rembrandt.

Ce portrait représente un militaire coiffé d'un chapeau tailladé, et orné de plumes noires. La physionomie du personnage a un caractère très-prononcé. L'attitude est simple et pittoresque. La couleur est d'une force et d'une vérité admirables. La tête est de grandeur naturelle.

Ce peintre, dont les imitateurs n'ont jamais bien saisi la manière, et qu'il serait peut-être dangereux d'imiter, ne dut rien qu'à la seule nature. Il naquit en 1606, près de Leyde. Son père exerçait la profession de meunier, et lui donna d'abord quelques maîtres médiocres. Rembrandt les quitta bientôt pour se livrer, sans autre guide que son génie, à des études assidues. Le moulin où il était né lui servait d'atelier. Il se croyait inconnu et ignorait même son talent, lorsque plusieurs amateurs, charmés de ses ouvrages, lui conseillèrent d'aller à Amsterdam où son mérite fut bientôt apprécié.

Rembrandt acquit une fortune considérable ; mais son avarice croissait en raison de ses succès. Il convenait de ce défaut, et ne s'en corrigeait pas plus que de son humeur capricieuse, dont on rapporte des traits singuliers. Un jour qu'il était occupé à faire un tableau de famille, on lui vint apprendre que son singe, qu'il aimait beaucoup, venait de mourir : sans égard pour les personnes dont il fai-

sait les portraits, Rembrandt se fit aussitôt apporter cet animal, et le peignit dans son tableau.

La manière de Rembrandt est remarquable par des oppositions heurtées d'ombres et de lumières. Aucun artiste n'a porté aussi loin que lui l'intelligence du clair-obscur. Il avait fait disposer son atelier de façon que le jour tombait de fort haut sur l'objet qu'il voulait éclairer.

Ses estampes sont aussi recherchées que ses tableaux; cependant on desire, dans les uns et dans les autres, un dessin plus correct; et dans ses sujets historiques, un costume plus exact et des caractères moins ignobles.

Rembrandt mourut, en 1674, à Amsterdam. Son fils, qui peignit aussi, mais sans s'élever au dessus du médiocre, hérita d'un grand nombre de tableaux et de planches gravées.



K. Dujardin pinx. *Guyot, J.e Sc.*

Planche sixième. — Le Bocage. Tableau de la galerie du Musée; par C. Dujardin.

Le site est un lieu couvert d'arbres et de rochers. Une nappe d'eau forme une cascade. Sur le devant, on voit un âne, quelques moutons et deux vaches.

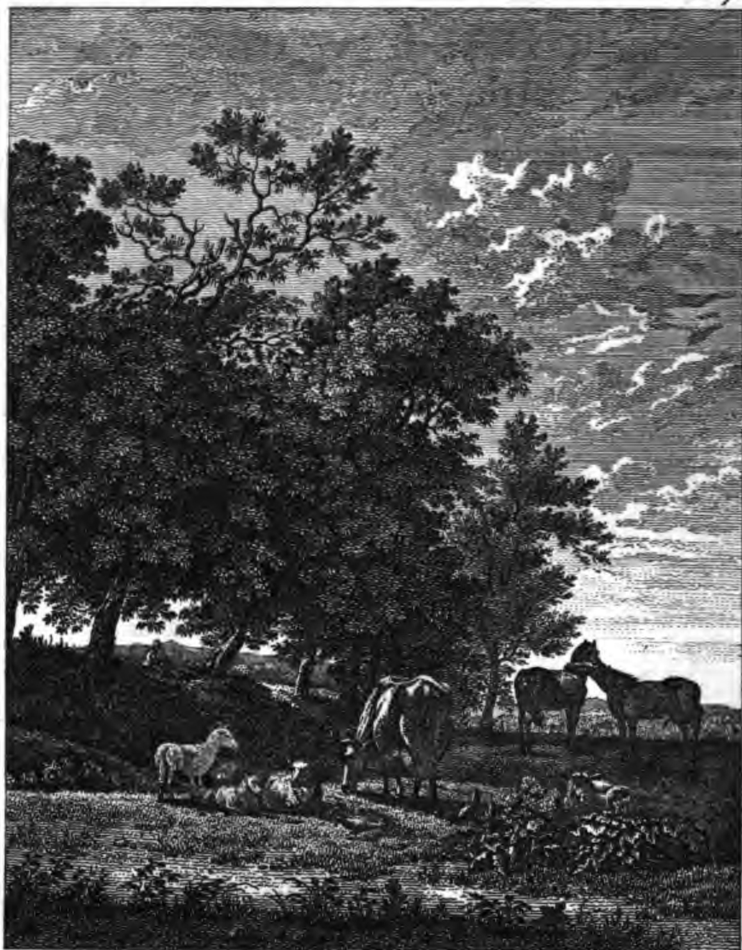
Ce sujet très-simple est devenu, sous le pinceau de C. Dujardin, un ouvrage charmant, par la fraîcheur, la vivacité des teintes, et la fermeté du pinceau. Carle Dujardin justifie, dans ce tableau, la réputation qu'il s'est acquise, comme peintre d'animaux. Il semble avoir exprimé, s'il est permis de parler ainsi, le *caractère* de chacun d'eux; et ce mérite est relevé par la correction du dessin. Le paysage n'est pas moins bien traité. Le *feuiller* des arbres, les eaux, les terrasses sont d'une touche spirituelle. Le ciel est brillant et léger.

Ce tableau a un pied sept pouces de haut, sur un pied quatre pouces de large.

Carle Dujardin naquit à Amsterdam, vers l'an 1640, et reçut les leçons du célèbre Berghem. Il partit fort jeune pour l'Italie; et, s'étant fixé à Rome pendant quelque temps, il y vit ses ouvrages très-estimés et mis à haut prix. En retournant dans sa patrie, il passa par Lyon, où il fit un grand nombre de tableaux; mais, quoiqu'ils fussent fort recherchés, il était loin de suffire, par son travail, aux dépenses considérables qu'il faisait; et, pour acquitter ses dettes, il fut obligé d'épouser son hôtesse, femme riche, mais âgée. Il revint enfin à Amsterdam, où les connaisseurs l'employèrent beaucoup. Mais, honteux d'avoir con-

tracté un pareil mariage, il s'embarqua brusquement au Texel pour Livourne, d'où il continua sa route vers Rome; il y retrouva ses anciens amis et des admirateurs. Il alla ensuite à Venise, où il fut très-bien reçu, et s'établit dans la maison d'un négociant hollandais; il y tomba malade, et mourut à 38 ans, dans la force de l'âge et du talent, en 1678.

A la touche légère de Berghem, Carle Dujardin réunit un brillant et une vigueur qui donnent un grand charme à ses ouvrages. Ils sont ordinairement composés de peu de figures, et n'en sont pas moins recherchés.



K. Dujardin pinx.   Guyot j. Sc.

Planche septième.—Le Paturage. Tableau de la galerie du Musée; par C. Dujardin.

Un groupe de grands arbres, qui peuvent indiquer la lisière d'une forêt, occupent une partie du tableau. Un petit pâtre est assis à l'ombre de ces arbres, et garde ses bestiaux. Sur un plan moins éloigné, on voit une vache, des moutons et des poules. Plus loin, deux jeunes chevaux se détachent en partie sur un fond de ciel. Le groupe d'arbres est peut-être un peu noir et égal de ton, mais le reste est de l'effet le plus brillant. La lumière est parfaitement sentie, et l'on ne peut rien voir de plus agréablement rendu que les animaux, le gazon, et les plantes qui sont sur le devant.

Ce tableau a un pied six pouces de hauteur et un pied quatre pouces de largeur. Il fait pendant à celui qui précède, sous le n.° 6.

Planche huitième. — Tobie et sa famille prosternés devant l'ange Raphaël. Tableau de la galerie du Musée ; par Rembrandt.

L'ange Raphaël ayant accompagné, sous une forme humaine, le jeune Tobie dans son voyage à Ragès, le reconduisit près de son père. Quand ce dernier eut recouvré la vue, l'ange se fit connaître, et disparut dans les airs (*).

Malgré l'incorrection du dessin et l'inexactitude du costume, cette production est un morceau capital. On ne pouvait mieux saisir l'intention de chaque figure. Le coloris est suave, brillant et vigoureux.

Ce tableau a deux pieds de hauteur et un pied six pouces de largeur.

(*) Dans le sixième volume des Annales du Musée (pl. 3, p. 13), on a donné la gravure au trait de ce tableau de Rembrandt, qui, par la nature du sujet, devait être placé dans cet ouvrage ; mais, comme il est admirable sous le rapport du clair-obscur, et que Rembrandt ne s'est pas éloigné de sa manière habituelle qui rentre dans les ouvrages dits *de genre*, on a cru faire plaisir, même à ceux des abonnés qui possèdent déja les Annales, d'insérer dans ce nouveau recueil une gravure qui rend l'effet général du tableau.



Rembrandt pinxt Guyot j^e Sc.



Berghem pinx.t Dequilliers j.e Sc.

Planche neuvième. — Vue des environs de Nice. Tableau de la galerie du Musée ; par N. Berghem.

Près des bords du Var, on voit, sur le second plan, un village, des restes de fortifications, et un moulin placé sur une tour. Les Alpes, dont les sommets sont à demi-couverts de nuages, s'élèvent dans le lointain. Sur le devant, un pâtre et une jeune femme, conduisant quelques bestiaux, montent une colline.

On trouve, dans ce tableau, dont la composition est gracieuse, un ciel brillant, des lumières piquantes, et la touche facile et spirituelle de Berghem. Il fut acheté, pour la collection du roi, à la vente du cabinet de M. Blondel de Gagny. Il a quatre pieds six pouces de haut, sur six pieds de large.

Berghem naquit, en 1624, dans la ville de Harlem. Son père, nommé Van-Haerlem, y cultivait la peinture avec peu de succès, et lui donna les premières leçons de cet art. Il le plaça ensuite dans l'école de Van-Goyen. Celui-ci voulant un jour le soustraire à la colère de Van-Haerlem, dit à ses autres disciples : *berg-hem* (cachez-le). Ce mot devint le nom du jeune artiste.

Berghem, jeune encore, eut l'avantage de voir sa réputation s'étendre avec rapidité. Son talent paraissait lui promettre une existence fortunée ; mais la mauvaise humeur, l'avarice et les duretés de sa femme empoisonnèrent toutes ses jouissances. Elle l'enfermait dans son atelier, et le contraignait à travailler, sans prendre un instant de repos. Quoique le plus souvent les tableaux de Berghem fussent acquis

par de riches amateurs, avant d'être commencés, il n'en était pas moins dans la détresse; parce que sa femme ne laissait aucun argent à sa disposition. S'il voulait acheter quelques dessins, ou quelques estampes, il était obligé d'emprunter de ses élèves.

Berghem mourut à Harlem, en 1683, à l'âge de 59 ans.

Les ouvrages de ce maître sont nombreux, et il a su en varier les sujets. Sa manière est piquante, spirituelle, le fini des détails n'y détruit point le bel effet de l'ensemble. Ses figures, ses animaux sont dessinés avec une grande correction, et une élégance que les peintres de son pays n'ont pas toujours possédée. Ses dessins sont aussi estimés que ses tableaux, dont ils rappellent en partie les beautés. Quelque multipliés que soient les ouvrages de Berghem, ils sont aussi recherchés que s'il n'en avait fait qu'un petit nombre, et toujours chèrement payés par les amateurs.



Is. Van-Ostade pinx.t Guyot j.t Sc.

Planche dixième. — L'Hiver. Tableau de la galerie du Musée; par Isaac Van-Ostade.

Ce tableau représente un site de Hollande. A droite, sur une petite élévation, est la demeure d'un paysan vers laquelle un homme dirige un cheval attaché à un traîneau; un peu plus sur le devant, on voit un groupe d'enfans. Plusieurs patineurs sont sur un lac glacé. On distingue entre autres un homme et une femme qui tiennent chacun un bout du même bâton. Le lointain représente d'autres patineurs et des barques arrêtées dans la glace.

Ce paysage, par son étendue, et plus encore par son exécution, est digne d'une attention particulière. Le peintre a su en varier l'effet, en profitant des plus légers accidens. Le ciel est brumeux, mais varié par l'aspect de quelques parties plus claires, où l'on entrevoit le soleil au milieu de la vapeur. Les figures sont touchées avec esprit, et leurs attitudes ont de la vérité. L'artiste ayant saisi un moment où la neige a séjourné quelque temps sur la terre, et où elle a été fréquemment battue par les pieds des hommes et des animaux, s'est ménagé un moyen de jeter de la variété dans sa couleur, et d'éviter la monotonie où sont tombés la plupart des peintres qui ont traité de semblables sujets.

Isaac Van-Ostade naquit à Lubeck; on ignore l'époque précise de sa naissance, mais on sait qu'il était de quelques années plus jeune que son frère Adrien, né en 1610. La grande réputation de celui-ci a peut-être nui à celle d'Isaac, qui fut toujours con-

sidéré comme son élève, et mourut fort jeune. Plusieurs tableaux excellens qu'il a produits, et entre autres *l'Hiver*, dont on donne ici la gravure, prouvent, comme on l'a dit, qu'il aurait peut-être surpassé son frère, s'il eût vécu plus longtemps. Le temps a fait connaître aux amateurs le talent d'Isaac Van-Ostade, et ses ouvrages sont maintenant autant estimés qu'ils le méritent.



Ph. Wouwermans pinx.t Guyot j.e Sc.

Planche onzième. — Un Manége. Tableau de la galerie du Musée; par Philippe Wouvermans.

Quoique ce tableau ne soit pas un des plus beaux ouvrages de Ph. Wouvermans, il n'est point indigne de ce maître, qui l'a signé de cette manière, Ph. W. Il représente un cavalier faisant manéger son cheval, tandis qu'un second cavalier le regarde. Quelques personnes les entourent, et semblent prendre intérêt à cet exercice. Le peintre voulant rendre l'effet d'un ciel nébuleux n'a pu s'élever à la vigueur qu'il a montrée dans la plupart de ses tableaux. Cependant on le reconnaît dans celui-ci, à la finesse de la touche et au talent de dessiner les chevaux avec esprit et correction.

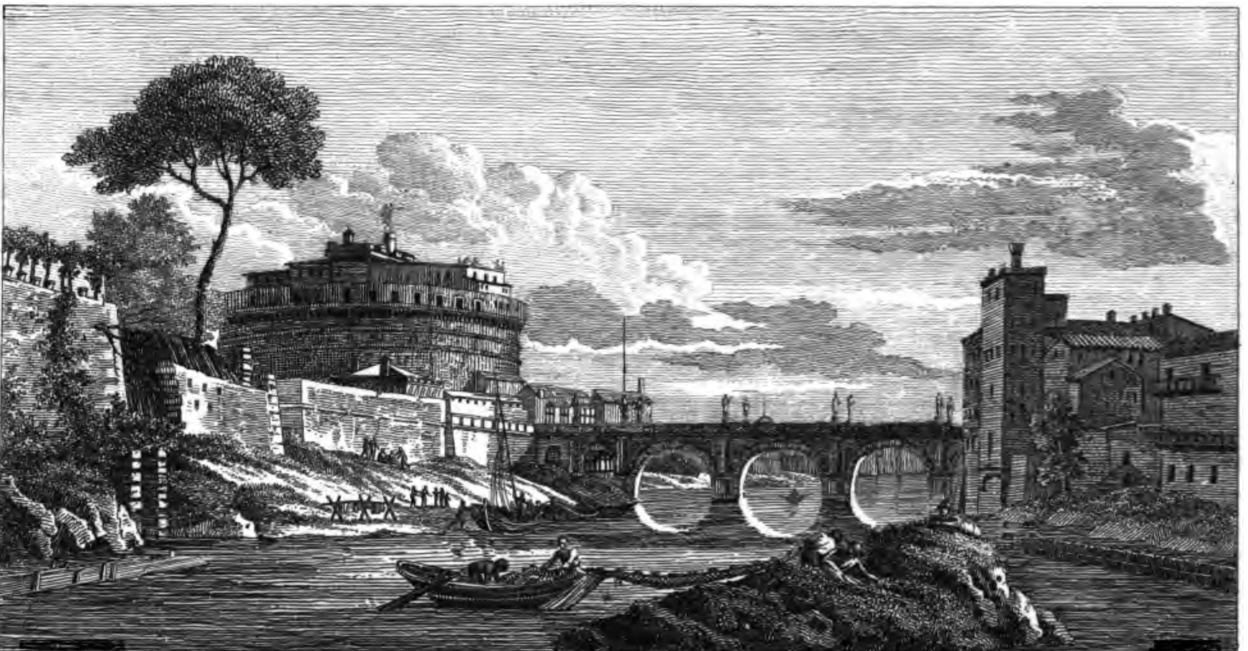
Ph. Wouvermans naquit, en 1620, dans la ville de Harlem. Son père exerçait, sans talent, la peinture d'histoire, et lui donna des leçons qui lui furent peu profitables. Wynants, sous lequel il étudia ensuite, lui fit faire plus de progrès.

Wouvermans, étudiant sans cesse la nature, parvint à la rendre d'une manière originale; mais, né timide, il ne sut point se faire valoir, et ne retira d'abord de ses ouvrages qu'une très-modique rétribution. D'ailleurs, les connaisseurs hollandais avaient alors, pour la manière de Pierre de Laar, dit Bamboche, une admiration presque exclusive, qui nuisit aux succès de Wouvermans.

Cet excellent artiste était obligé de travailler sans cesse pour suffire aux besoins de sa nombreuse famille; et ce fut seulement peu d'années avant sa

mort qu'on sut rendre justice à son talent. Jusqu'à cette époque ses ouvrages ne lui étaient payés qu'un prix très-modique par les marchands qu'ils enrichissaient. Actuellement, ils sont de ceux qu'on recherche le plus, et valent communément de 10 à 12 mille fr.; il en est même dont le prix passe 20,000 fr.

Ph. Wouvermans mourut à Harlem, en 1668, à l'âge de 48 ans. Il eut plusieurs élèves, parmi lesquels on compte ses frères, Pierre et Jean. Ce dernier mourut jeune. Les ouvrages qu'il a faits sont en petit nombre et assez estimés. Pierre Wouvermans a peint dans le goût de son frère Philippe, mais il est loin de l'avoir égalé. La finesse, la correction du dessin, surtout pour les figures de chevaux, une couleur harmonieuse et vraie, une grande connaissance du clair-obscur, un pinceau ferme et moelleux caractérisent la manière de Philippe Wouvermans, dont les compositions spirituelles feront toujours les délices des amateurs.



J. Vernet pinx. Guyot j^e Sc.

Planche douzième.— Vue du Pont et du Château S. Ange, à Rome. Tableau de la galerie du Musée; par Joseph Vernet.

Cette vue pittoresque est prise du milieu du Tibre. On aperçoit à gauche plusieurs fabriques sur lesquelles domine le tombeau d'Adrien, devenu, sous le nom de Château S. Ange, la forteresse de Rome moderne. Le pont, autrefois nommé le pont *Ælius*, du nom de l'empereur, a pris son nouveau nom des statues d'anges dont il est décoré. Elles sont l'ouvrage du Bernin et de ses élèves; et, quoique l'exécution en soit médiocre, elles contribuent à la décoration de ce monument.

Ce tableau, qui retrace avec une grande fidélité les principales masses d'une des plus belles vues de Rome, est d'un ton vrai, léger, et du pinceau le plus facile. Les figures dont Vernet a orné le devant de sa composition ont la franchise de touche qui a tant contribué au succès des ouvrages de ce grand peintre. Celui-ci est peu chargé de travail, mais les détails en sont rendus avec beaucoup de finesse.

Ce tableau a un pied trois pouces de haut, sur deux pieds quatre pouces de large.

Joseph Vernet naquit à Avignon, en 1712. Dès ses plus jeunes années, il annonça de rares dispositions pour la peinture, et les sites agréables de son pays natal furent l'objet de ses premières études. Il fit ensuite le voyage d'Italie, et séjourna quelque temps à Rome. Il exécuta dans cette ville plusieurs tableaux où il retraça les plus belles vues des côtes de la Méditerranée.

Les ouvrages qu'il exposa aux salons de peinture de

Paris étendirent sa réputation, et bientôt ils ornèrent les plus riches cabinets de l'Europe. Parmi ses chef-d'œuvres, on distinguera toujours la *suite des ports de France* qu'il entreprit par ordre du roi (*). Elle est actuellement placée dans une des galeries du Sénat, à laquelle on a donné le nom de *galerie de Vernet.*

Ce célèbre artiste mourut à Paris, en décembre 1789. Il a laissé un fils, M. Carle Vernet, peintre d'histoire, qui soutient, par ses talens, la réputation de son père.

Joseph Vernet passe avec justice pour le plus grand peintre de marines qui ait paru en France. Digne émule des Vandevelde, des Backhuysen, des Everdingen, souvent il ne craignit pas de s'exposer pour étudier les horreurs sublimes que présente la mer en furie, qu'il a fait passer sur la toile avec une effrayante vérité. Un jour, le vaisseau sur lequel il s'était embarqué fut assailli par la tempête; Vernet se fit attacher au grand mât, et lors même que les matelots n'espéraient plus échapper à la mort, il s'écriait avec enthousiasme « que » cela est beau! que cela est admirable! »

Les temps brumeux, les calmes, les différentes heures du jour, les effets de nuit sont parfaitement rendus dans les ouvrages de Vernet. Sa couleur est chaude, brillante et toujours vraie. Ses sites sont bien choisis et animés par des figures dont les actions variées et expressives augmentent l'intérêt du sujet. Sa touche est légère et spirituelle. On a observé qu'il fit d'excellens tableaux dès sa plus tendre jeunesse, et qu'il est un des peintres qui, dans leurs derniers ouvrages, ont le mieux conservé le feu de leurs premières productions.

(*) Cette suite est continuée avec succès par M. Hue.

Tom. I.

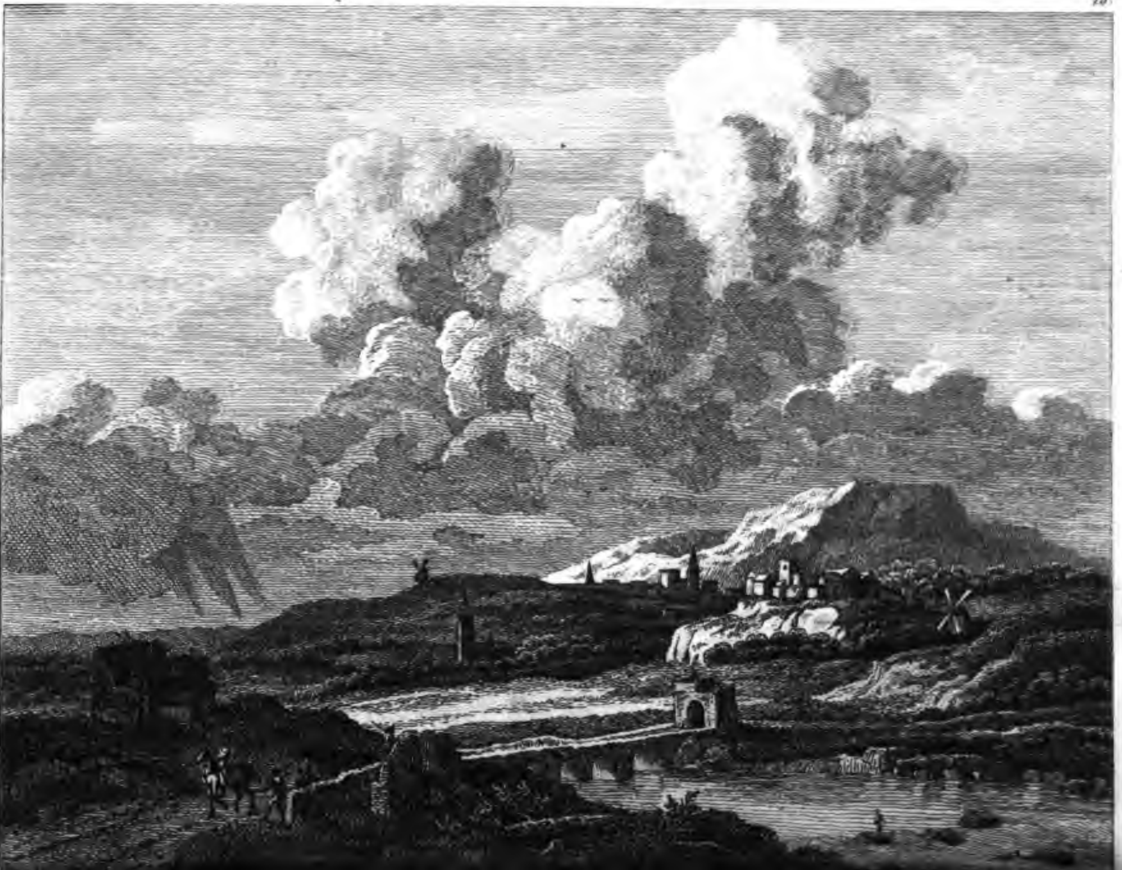


Planche treizième. — Le Coup de soleil. Tableau de la galerie du Musée; par J. Ruysdael.

Ce paysage est regardé comme un des plus beaux ouvrages de J. Ruysdael. Il représente une assez vaste campagne, les ruines d'un château gothique, et une rivière rapide, sur laquelle est un pont de pierre. Le soleil, perçant les nuages, éclaire une partie du château et de la prairie voisine, tandis que le reste est dans l'ombre. Les petites figures qu'on voit à gauche sur le devant sont de Ph. Wouvermans.

Ce tableau, qui a deux pieds et demi de haut, sur trois pieds de large, est signé d'un J. et d'une R. entrelacés.

J. Ruysdael naquit à Harlem, où son père exerçait la profession d'ébeniste, et reçut une éducation distinguée. Doué de rares dispositions, et aidé des conseils de Berghem, dont il admirait la manière, il acquit bientôt une grande réputation. La nature de son pays ne lui offrait que des sites peu pittoresques et peu variés, mais ce grand artiste sut en tirer parti, en faisant un heureux choix des accidens de lumière, et en imitant la nature de manière à produire une illusion parfaite. Aucun peintre ne peut être comparé à Ruysdael pour le talent de rendre le demi-jour mystérieux du crépuscule du soir. Il est encore admirable par la vérité avec laquelle il représente les eaux agitées et bouillonnantes. Peu de paysages peuvent soutenir la comparaison contre les siens, pour la vigueur du coloris

et la fermeté de la touche. Toutes les beautés qui brillent dans les ouvrages de Ruysdael se retrouvent dans celui dont on donne ici la gravure. Ce peintre faisait moins bien les figures, et la plupart de celles qu'on voit dans ses tableaux sont de Wouvermans, de Vandevelde, etc. Il est rare qu'elles offrent des actions intéressantes, mais l'extrême supériorité avec laquelle le paysage est traité permet à peine de faire attention à ce défaut.


Rembrandt pinx.
Sc.

Planche quatorzième. — *Tête de vieillard. Tableau de la galerie du Musée; par* Rembrandt.

Cette tête, vue de trois quarts, est sans doute une étude, plutôt qu'un simple portrait. Elle est remarquable par un caractère vrai, un dessin correct, quoique peu élevé, un effet piquant et une couleur vigoureuse.

Le tableau, de forme ovale, a deux pieds trois pouces de haut, sur un pied six pouces de large.

Planche quinzième. — Concert sur l'eau. Tableau de la galerie du Musée ; par A. Carache.

Dans une chaloupe, conduite à la rame par deux bateliers, plusieurs personnes chantent et s'accompagnent de leurs instrumens. Plus loin, on voit un pont de pierre et des fabriques qui annoncent une ville opulente. Un paysage montueux s'étend jusqu'à l'horizon.

La fermeté de la touche, la correction des figures, la couleur solide et vraie de ce tableau le rendent digne du grand artiste qui l'a peint (*).

Si Annibal Carache n'occupait pas déja un des premiers rangs parmi les peintres d'histoire, il aurait pu prétendre à une réputation très-distinguée comme paysagiste. Il a laissé dans ce genre des morceaux précieux. Ses ouvrages retracent presque toujours quelque site agréable et intéressant ; ils sont exécutés avec la facilité qui annonce un maître supérieur au genre qu'il traite, et qui ajoute toujours au mérite des compositions pittoresques.

(*) Le Musée renferme un certain nombre de paysages par des peintres d'histoire, et qui se trouveront gravés dans ce recueil : ne devant considérer ici ces maîtres que comme paysagistes, on ne donnera un aperçu de leur manière qu'en ce qui concerne ce genre. Les notices sur leur vie, comme peintres d'histoire, se trouvent dans les Annales du Musée, autre ouvrage du même auteur.



A. Carache pinxt. Guyot, j.n Sc.

Tom. 2.

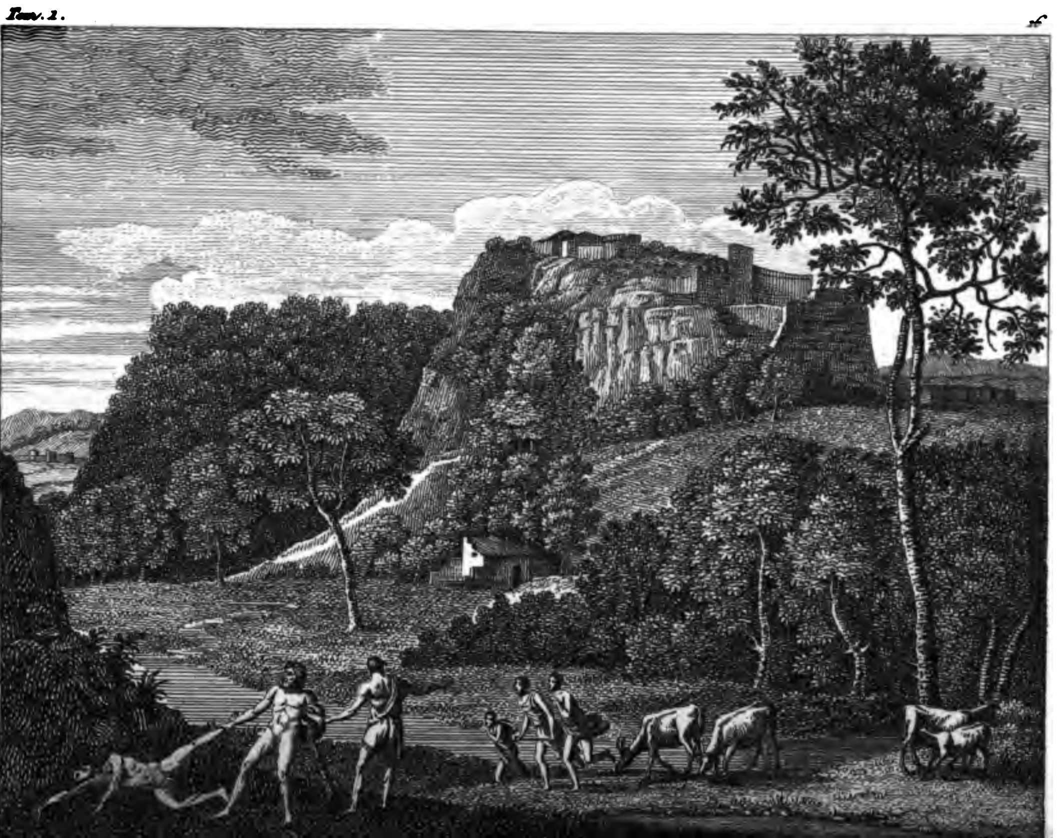


Planche seizième. — Paysage où l'on voit Hercule tirant Cacus hors de son antre. Tableau de la galerie du Musée; par le Dominiquin.

Cacus, fils de Vulcain, était un géant terrible qui habitait une caverne, au pied du mont Aventin, et portait l'effroi dans les environs. Ayant volé à Hercule, pendant que ce héros était endormi, quelques-unes de ses vaches qui paissaient sur le bord du Tibre, il les fit entrer dans son antre, à reculons. Il croyait que son larcin ne pourrait être découvert, lorsqu'un de ces animaux se mit à mugir. Alors Hercule, furieux, courut à la caverne; la trouvant fermée, il s'y fraya un passage à travers les rochers, et étrangla le monstre qui vomissait en vain des tourbillons de flamme et de fumée. Les habitans instituèrent une fête en mémoire de cet événement.

Dans le tableau du Dominiquin, Hercule vient d'exterminer Cacus, et le tire par une jambe hors de son antre. Un berger, placé près du héros, fait signe à ses compagnons de venir contempler mort le brigand qui désolait la contrée.

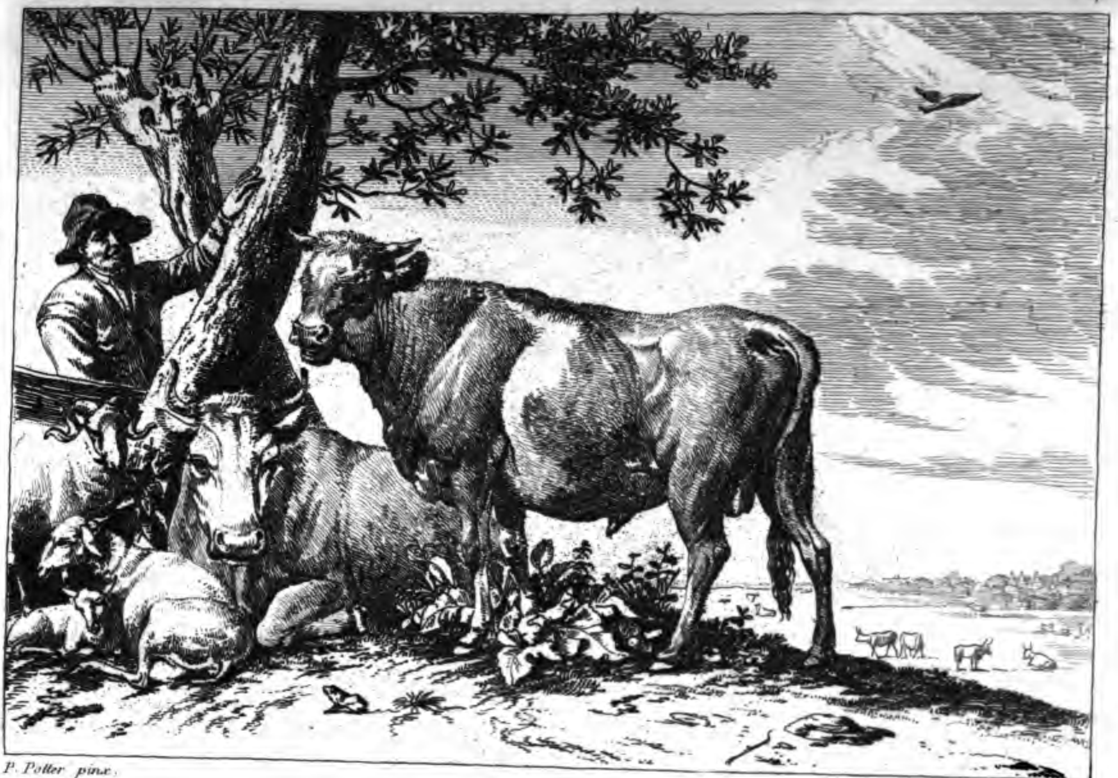
Ce paysage est traité d'un style large et historique. Le pinceau en est ferme, et la couleur vigoureuse. S'il y a un peu de pesanteur dans la touche, ce défaut est celui du Dominiquin, dans la plupart de ses tableaux à l'huile. Ses fresques, au contraire, sont exécutées avec beaucoup de légèreté.

Ce tableau a trois pieds, huit pouces de haut, et quatre pieds, huit pouces de large.

Dans l'art de traiter savamment le paysage, le Dominiquin n'est point inférieur aux Carraches, ses maîtres, dont il a suivi la manière. Sa composition est noble et simple, son exécution soignée.

Planche dix-septième.— Un Paturage. Tableau de la galerie du Musée ; par Paul Potter.

Le pâtre et les animaux que l'on aperçoit sur le devant de ce tableau, sont de grandeur naturelle. Il est impossible de porter plus loin que ne l'a fait Paul Potter, l'imitation exacte de la nature dans les détails. Le lointain, qui représente une prairie, est d'une illusion parfaite. Les terrasses et le ciel rappellent le climat de la Hollande où l'artiste a toujours vécu, et qu'il a retracé avec la plus étonnante vérité.



P. Potter pinx. Baillard sculp.



D. Teniers pinx. Boutrois Sc.

Planche dix-huitième. — *Les Joueurs de cartes. Tableau de la galerie du Musée; par* David Teniers.

Le lieu de la scène est l'intérieur d'une tabagie flamande. Deux paysans sont occupés à jouer aux cartes. L'un deux paraît attentif et cache son jeu; l'autre est indécis et montre deux as qu'il a dans la main. Derrière lui, un homme, penché sur sa chaise, paraît prendre un vif intérêt à la partie, ainsi que deux autres villageois dont les attitudes sont expressives et variées. A gauche, le maître du cabaret marque sur une muraille, avec de la craie, la dépense des joueurs. Dans le fond, à droite, un garçon s'apprête à sortir d'un cellier où l'on voit deux tonneaux.

Ce tableau est un des meilleurs ouvrages de Teniers. On y admire la naïveté des expressions. La couleur en est excellente : elle a la transparence et la délicatesse qui distinguent les productions de cet artiste célèbre, qui le peignit en 1650; ainsi qu'il est marqué sur le portrait qu'on voit attaché à la muraille du fond. Il vient du cabinet du roi de Sardaigne. Il a un pied, cinq pouces de haut, sur deux pieds de large.

David Teniers le jeune fut élève de son père, David Teniers, dont il a suivi et perfectionné la manière. Il naquit à Anvers, en 1610, et reçut quelque temps les leçons de Brauwer. Ses talens lui acquirent de bonne heure une grande réputation. L'archiduc Léopold se déclara son protecteur, et contribua beaucoup à répandre ses ouvrages dans toute l'Europe.

Le roi d'Espagne n'estima pas moins Teniers : il fit bâtir une galerie pour y placer les tableaux qu'il

lui demanda. Christine, reine de Suède, en eut aussi quelques-uns. Le nombre des admirateurs de Teniers devint si considérable que, pour donner à chacun d'eux au moins un morceau de sa main, il fit des compositions d'un petit nombre de figures.

Il a peint encore plusieurs de ces tableaux connus sous le nom de *pastiches*, dans lesquels il imitait la manière de maîtres connus. Ces productions sont une nouvelle preuve de la flexibilité de son talent; mais elles n'ont pas le plus contribué à sa réputation.

Teniers, pour se livrer en paix à l'étude de la nature, se retira dans le village de Perck, entre Anvers et Malines. C'est là qu'en suivant les habitans dans leurs jeux, leurs fêtes, leurs travaux, il trouva les sujets de ses compositions. Dans la retraite qu'il s'était choisie, il reçut les visites des étrangers, des artistes et des amateurs. Il passa en Angleterre, pour y faire un choix de tableaux d'anciens maîtres qui devaient décorer le cabinet du comte de Fuesaldagnes, et ce seigneur le combla de présens.

Après une carrière fortunée, Teniers mourut à Bruxelles, en 1690, à l'âge de 80 ans. Ses nombreux ouvrages sont le plus bel ornement des cabinets; les meilleurs se vendent jusqu'à 24,000 fr.

Tom. 1.



J. Vernet pinx.

Guyot j.^e Sc.

Planche dix-neuvième. — Une Marine, soleil couchant. Tableau de la galerie du Musée ; par Joseph Vernet.

Une maison de plaisance s'élève au bord de la mer à laquelle on descend par des degrés taillés dans le roc. Les maîtres de cette habitation s'embarquent dans une gondole élégante, et vont jouir, sur l'eau, des plaisirs de la promenade. Sur le devant du tableau, des pêcheurs raccommodent leurs filets. Plusieurs hommes poussent une barque pour la mettre à flot. La composition est encore enrichie de quelques vaisseaux dont la forme et les pavillons ne servent pas moins que l'exacte imitation du climat et le costume des figures, à caractériser les côtes d'Italie ou de Provence. Derrière un groupe de nuages amoncelés, le soleil va disparaître sous l'horizon.

Cette marine est un des plus beaux ouvrages de Vernet. La couleur en est chaude, brillante, harmonieuse. Les figures, dessinées avec esprit, ont des attitudes agréables et naturelles.

Planche vingtième. — Une Tête d'homme. Tableau de la galerie du Musée ; par Rembrandt.

La fermeté de la touche, la vigueur et la vérité du coloris, une manière d'empâter qui diffère essentiellement de celle de tous les autres peintres, mais qui à la distance convenable, fait un effet prodigieux ; tels sont les principaux caractères des ouvrages de Rembrandt. Ils se trouvent réunis dans ce beau portrait qui représente un homme d'un âge mur, coiffé d'une toque ornée de pierreries. Il porte, sur son vêtement, une chaîne de pierres précieuses de diverses couleurs, dont il tient l'extrémité. Son ajustement est pittoresque, et Rembrandt en a su tirer un grand parti.

Ce portrait en buste est de grandeur naturelle.


Rembrandt pinx.



Asselyn pinx. *Guyot, J. Sc.*

Planche vingt-unième. — Vue du Tibre. Tableau de la galerie du Musée; par **Asselyn.**

Sur le devant, une masse de rochers occupe la partie gauche du tableau. On voit, dans le fond, un pont de pierre élevé sur le fleuve, et près de là une tour et quelques ruines. Des pâtres, précédés de leurs bestiaux, traversent la rivière.

Ce tableau a deux pieds de haut, sur deux pieds et demi de large. La couleur en est brillante et légère. L'éclat d'un ciel serein et la transparence des eaux sont rendus avec beaucoup de vérité.

Asselyn naquit à Anvers, selon quelques auteurs, et selon d'autres, en Hollande, vers l'an 1610. Il reçut d'abord les leçons de Van-den-Velde, et alla ensuite en Italie. Bamboche, qu'il connut à Rome, lui donna des conseils dont il sut profiter. Le nom de *Crabetje* (petit crabe), un de ceux sous lesquels il est connu, est un sobriquet qui lui fut donné, parce qu'il avait une main crochue. En revenant d'Italie, il passa par la France, et l'accueil qu'il reçut à Lyon le retint, dans cette ville, plusieurs années. Il y épousa, la fille d'un commerçant d'Anvers, avec laquelle il revint à Amsterdam. Sa manière claire et brillante y fut généralement goûtée. La plupart de ses tableaux est en Hollande. On ne les considère pas comme également précieux; mais, lorsqu'ils sont soignés, on les compte parmi les bons ouvrages des peintres du pays. Asselyn mourut en 1660.

Planche vingt-deuxième. — Un Paysage. Tableau de la galerie du Musée; par Van-Huysum.

Sur le bord d'une rivière paisible, de jeunes femmes prennent le plaisir du bain. Plus loin, on voit des nageurs et une barque. Des bergers et leurs troupeaux occupent la gauche du tableau, et on aperçoit à mi-côte un monument d'un aspect imposant.

Le coloris de ce tableau est chaud et soutenu. L'exécution en est facile et savante.

Jean Van-Huysum naquit à Amsterdam, en 1682. Son père, nommé Juste Van-Huysum, exerçait la peinture, et commença par employer ses quatre fils à peindre des vases, des fleurs, des dessus de porte, etc.

Jean, l'aîné de tous, s'appliqua à finir soigneusement ses ouvrages, et à porter au plus haut degré l'imitation de la nature. Il a fait des paysages très-estimés; mais c'est surtout comme peintre de fleurs qu'il jouit d'une supériorité incontestable. On sait que le goût pour les fleurs est en Hollande une sorte de passion: Van-Huysum eut l'avantage de trouver, dans les jardins des riches amateurs de son pays, les plus beaux modèles; et ses tableaux offrent un choix parfait des objets de ce genre.

Plusieurs princes d'Allemagne, et un grand nombre de connaisseurs français ou hollandais payèrent chèrement ses ouvrages.

Van-Huysum mourut, en 1749, à 67 ans.



J. Van huysum pinx.t

Guyot j.e Sc.



D. Teniers pinx.t Guyot j.r Sc.

Planche vingt-troisième. — Le Joueur de cornemuse: Tableau de la galerie du Musée ; par D. Teniers, le père.

Un musicien de village, vu à mi-corps, s'apprête à jouer d'un instrument. Derrière lui sont trois buveurs dont l'un tient un papier.

Ce tableau est d'un ton franc, et est peint avec fermeté. Il a environ un pied de haut, sur neuf pouces de large, et est signé des lettres initiales D. T., sur le bord de la table. Quelques personnes l'ont attribué à D. Teniers le fils ; mais on pense plus généralement qu'il est de la main de son père.

Ce dernier naquit à Anvers, en 1582. Il fut élève de Rubens, et alla ensuite en Italie où il se lia d'amitié avec Elsheimer dont il chercha la manière. Après 10 ans de séjour à Rome, il revint dans son pays. Les sujets de ses tableaux sont des scènes familières. Il mourut à Anvers, en 1649.

Planche vingt-quatrième. — *Le* Ponte Rotto, *à Rome.* *Tableau de la galerie du Musée; par* Joseph Vernet.

Le pont Palatin, le premier pont de pierres que l'on construisit à Rome, fut achevé l'année où Scipion l'Africain et L. Mummius étaient censeurs. Son nom lui vient du mont Palatin, près duquel il se trouve. On l'appelait encore *pont sénatorial*, parce que les sénateurs y passaient, lorsqu'ils allaient consulter, au Janicule, les livres sibyllins. Ce pont fut brisé et rétabli jusqu'à trois fois. Enfin, en 1578, une inondation extraordinaire du Tibre en enleva la moitié. Depuis ce temps, il n'a point été restauré (*).

C'est dans son état actuel que Vernet a peint ce pont. Les fabriques dont il l'a environné offrent les mêmes masses que dans la nature; de sorte que ce tableau peut être considéré comme une *vue* très-pittoresque d'une partie de la ville de Rome. La réfraction des objets dans l'eau est rendue avec beaucoup de vérité, et la perspective aérienne est très-bien entendue.

(*) Dans le recueil du *Musée français*, de MM. Robillard-Péronville et Laurent, on donne à ce pont le nom de *pont Sublicius*. C'est une erreur. Le pont Sublicius sur lequel se passa l'action d'*Horatius Coclès*, était originairement construit en bois. Il n'en reste plus que des vestiges.



J. Vernet pinx^t. Guyot j^r. Sc.



D. Teniers pinx. Boutrois Sc.

Planche vingt-cinquième. — Tête de vieillard. Tableau de la galerie du Musée; par D. Teniers le jeune.

Ce tableau paraît être un portrait. Le vieillard qu'il représente est enveloppé d'un large manteau, et tient à la main un de ses gants doublés de fourrures, ainsi que son bonnet. Une chaîne d'or, à laquelle est attaché un médaillon, tombe sur sa poitrine.

La hauteur du tableau n'est que de dix pouces, et sa largeur de sept. Tout, dans une si petite dimension, est étudié avec un grand soin. La couleur en est plus vigoureuse que dans la plupart des ouvrages de Teniers.

***Planche vingt-sixième. — Le Passage du bac. Tableau de la galerie du Musée ; par* Berghem.**

Au milieu d'un pays découvert et entrecoupé de collines, des pâtres font traverser à leurs bestiaux une large rivière. Quelques-uns sont déja sur le bord opposé ; d'autres entrent dans le bac. Sur le devant, on voit des vaches et des chèvres. Une femme, montée sur un mulet, semble parler à un paysan qui frappe fortement un âne.

Ce tableau est d'une composition agréable, et peint avec la plus grande facilité. Les plans en sont bien dégradés, et l'exécution en est aussi soignée que celle d'aucune autre composition du même maître. Les animaux sont touchés de cette manière spirituelle qui n'appartient qu'à Berghem, et qui, moins vraie peut-être, moins étudiée que celle de C. Dujardin, de Paul Potter, etc., a toutefois beaucoup d'agrément.

Ce tableau a un pied, sept pouces de haut, sur deux pieds, deux pouces de large.



Berghem pinx. Ballard sculp.



A. Van-Ostade pinx. Boutrois Sc.

Planche vingt-septième. — Le Chansonnier. Tableau de la galerie du Musée; par A. Van-Ostade.

Un musicien ambulant, conduit par un enfant, chante, en s'accompagnant du violon, devant une chaumière. Une femme et deux paysans sont à la porte, et semblent l'écouter avec attention. Un autre villageois, assis sur un banc, et entouré de ses enfans, se livre à la gaieté que cette musique rustique lui inspire.

L'agrément de la composition, la vigueur et la variété du coloris, la fermeté de la touche et le fini précieux de ce tableau le font considérer comme un des ouvrages les plus capitaux d'A. Van-Ostade.

Adrien Van-Ostade, frère aîné d'Isaac, naquit à Lubeck, en 1610. Il entra dans l'école de François Hals, et fut camarade de Brauwer, dont le talent lui plut beaucoup. C'est par les conseils de ce peintre qu'Ostade entreprit d'avoir aussi une manière qui le distinguât des autres artistes. Il avait acquis une grande réputation, et vendait très-bien ses ouvrages, lorsque la guerre le fit sortir de Harlem. Comme il passait à Amsterdam, pour retourner à Lubeck, un amateur entreprit de le fixer dans la capitale de la Hollande, en lui représentant les avantages qu'il ne pouvait manquer d'y trouver. Ostade accepta ses offres, et fut effectivement très-recherché. Quoiqu'il ne cessât de travailler, il pouvait à peine satisfaire l'empressement de ses admirateurs. Cependant quelque pressé qu'il fût, il ne se né-

gligea point, et il n'a pas laissé d'ouvrages indignes de lui.

Ce maître, recommandable par la naïveté du dessin, une excellente couleur, un fini précieux, mourut à Amsterdam, en 1685, à l'âge de 75 ans.

Tom. 1 :



Planche vingt-huitième. — La Cascade. Tableau de la galerie du Musée; par J. Vernet.

Ce riche paysage représente sans doute une vue d'après nature. A droite, un torrent tombe parmi des rochers : dans le fond, les eaux se précipitent à travers plusieurs aqueducs. Sur la gauche, on voit une terrasse et quelques allées d'arbres. Le devant présente un lac assez limpide, et plusieurs figures qui servent à animer la composition.

Ce tableau est du meilleur temps de Vernet, et l'un des plus beaux de ce grand paysagiste. Il est peint avec la plus grande facilité; la touche et la couleur en sont admirables. Il vient de la collection du stathouder.

Hauteur, trois pieds, deux pouces; largeur, quatre pieds, deux pouces.

Planche vingt-neuvième. — *Un Paysage. Tableau de la galerie du Musée; par* Jean Van-Huysum.

Le site de ce tableau est agréable, et rappelle ceux d'Italie. Sur le premier plan, on voit, près d'une ruine, un homme, une femme et un enfant. Deux autres hommes et un cheval chargé passent sur un pont. Le lointain offre la vue d'une fabrique. La touche de ce tableau est spirituelle, et la couleur vigoureuse.



J. Van huysum pinxt. Guyot j.r Sc.



G. Terburg pinx. Devilliers l'ainé Sc.

Planche trentième. — La Leçon de Musique. Tableau de la galerie du Musée; par G. Terburg.

Une jeune demoiselle, vêtue d'une robe de satin blanc, tient un livre de musique, et chante; tandis qu'un cavalier, assis près d'une table, l'accompagne avec sa guitare. On voit, dans le fond, une servante qui entr'ouvre la porte de l'appartement, et qui écoute.

Ce tableau, dont toutes les parties sont bien soignées, et dont la couleur est harmonieuse, a deux pieds et demi de haut, sur deux pieds de large. Il est maintenant placé dans la galerie du Sénat conservateur. On y admire le soin avec lequel les plus petits détails sont étudiés. Les figures manquent de beauté, et offrent beaucoup moins d'agrément que l'on n'en trouve dans les tableaux de ce maître.

G. Terburg naquit, en 1608, à Zwol, ville de la province d'Over-Issel. Son père, qui s'était acquis quelque réputation dans la peinture, lui donna les premières leçons de cet art. Terburg voyagea ensuite en Allemagne et en Italie. Ses ouvrages furent assez estimés et assez bien payés pour qu'en 1648, il pût paraître d'une manière distinguée parmi les personnes qui se rendaient à Munster, à l'occasion du congrès. Il se présenta, pour Terburg, une occasion d'augmenter sa fortune. Le comte de Pignoranda, ambassadeur d'Espagne, avait chargé un artiste de peindre pour lui un crucifiement. Celui-ci s'en acquitta avec plus de succès que cet amateur ne l'aurait cru; de sorte qu'il fut obligé d'avouer que Terburg l'avait beaucoup aidé.

Le comte alors invita ce dernier à venir avec lui en Espagne, où il lui promit que des honneurs et une grande fortune seraient la récompense de ses talens. Terburg accepta la proposition. Il peignit le roi et les principaux seigneurs de la cour. De là, il passa en Angleterre et en France, où il ne trouva pas moins d'occupation.

Cédant enfin au desir de revoir sa patrie, Terburg s'établit à Deventer, et s'y maria. Il fut nommé bourgmestre de cette ville, où il vécut considéré, jusqu'en 1681, époque à laquelle il mourut, âgé de 73 ans.

Le goût de dessin de Terburg prouve que son séjour en Italie n'avait pu lui faire abandonner la manière de son pays. Il introduisait presque toujours dans ses tableaux des personnes vêtues de satin blanc. Sa couleur est suave, vigoureuse, et ses ouvrages sont bien terminés.

Tom. 1. 32



S. Gessner pinx^t. Guyot j^e. Sc.

Planche trente-unième. — Un Paysage ; par Salomon Gessner.

L'auteur de Daphnis, de la Mort d'Abel et de tant d'Idylles charmantes, cultivait la peinture avec succès. Le site de ce paysage est romantique, et rappelle les bocages de l'Arcadie. Un jeune homme pince de la lyre, et deux jeunes femmes l'accompagnent; l'une, avec un tambour de basque, l'autre avec une double flûte. On voit, dans le lointain, un cerf sur la cime d'un coteau. Gessner l'a sans doute placé dans sa composition, pour exprimer la tranquillité de ces lieux solitaires.

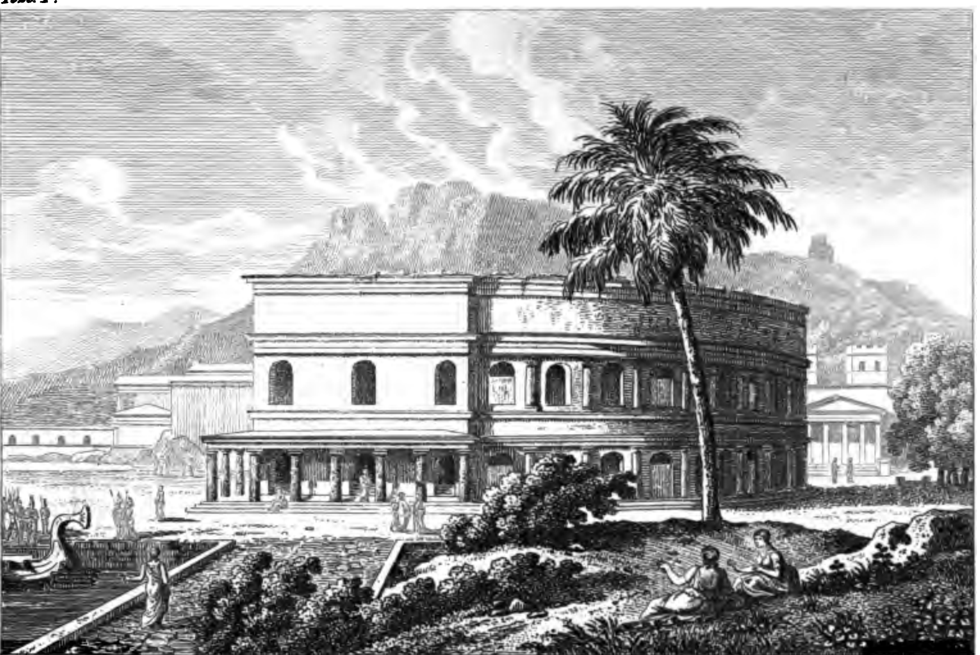
Quoique la réputation de Gessner, comme poète, soit bien supérieure à celle que ses ouvrages pittoresques lui ont acquise; une imagination douce et une extrême sensibilité ont conduit ses pinceaux et ses crayons, aussi bien que sa plume. Il a laissé quelques écrits sur la peinture qui prouvent une grande connaissance de la théorie de cet art.

Gessner imprima, en 1773, ses Idylles, après en avoir dessiné et gravé toutes les planches. Il mourut à Zurich, son lieu natal, le 2 mars 1788, n'ayant pas encore 60 ans.

Planche trente-deuxième. — Une vaste Fabrique; par Bourgeois.

L'artiste paraît avoir voulu retracer au souvenir du spectateur quelques-unes des anciennes villes de l'Asie, telles que Babylone, Ecbatane, Persépolis. Ce vaste monument, décoré de colonnes, dont la simplicité tient à l'ordre toscan, peut être un palais ou un temple. Un vaisseau de forme antique est près du rivage, et des guerriers se disposent à s'y embarquer. Deux femmes, qui se reposent non loin d'un palmier, occupent le devant de la composition.

Ce tableau de M. Bourgeois, artiste distingué, lui a été demandé par la Société de la réunion des beaux-arts.



Bourgeois pinx.t Guyot, j.r Sc.



Le Sueur pinx. Guyot j^{ne}. Sc.

Planche trente-troisième. — *Un Paysage ; par* le Sueur.

Les auteurs anciens parlent souvent des sacrifices qu'on allait faire sur la tombe de personnes chéries. Dans ce tableau, une jeune femme est près d'un monument qu'elle a élevé à l'objet de sa tendresse ou de son amitié. Elle a placé un panier de fleurs près du tombeau, et s'apprête à y déposer sa chevelure. Quelques fabriques indiquent le voisinage d'une ville opulente. On voit à l'horizon la mer et des montagnes.

L'auteur de cette composition, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre peintre d'histoire du même nom, exposa, pendant plusieurs années, au Salon de peinture de Paris, des paysages qui furent estimés des amateurs. Le Sueur habitait Hambourg depuis quelque temps, lorsqu'il mourut, par un accident déplorable, il y a environ trois ans. Le feu prit à la maison qu'il habitait, et il fut consumé par les flammes, ainsi que son épouse, sans qu'il eût été possible de leur porter aucun secours.

Planche trente-quatrième. — Vue de Castel-Gandolfo ; par Baltard.

Castel-Gandolfo est un village peu éloigné de Rome, avec un château pontifical où le pape a coutume de passer l'automne. Les environs offrent des sites très-pittoresques qui ont souvent été l'objet des études des paysagistes.

Cette vue a été prise sur le lieu même. Le château s'élève sur la hauteur ; dans le lointain, on aperçoit des montagnes ombragées de bois, et le lac Albano. Sur le devant, un pâtre garde ses troupeaux.

Cet ouvrage est de M. Baltard, architecte et auteur de *Paris et ses Monumens*, collection précieuse qui a mérité la protection du gouvernement et les suffrages du public.

Ce paysage, ainsi que le précédent, ont fait partie de la collection formée par la Société de la réunion des beaux-arts, à Paris.

Tom. I.

34



Bahard pinx^t. Guyot J^e Sc.



Bertin pinx. Guyot f. Sc.

Planche trente-cinquième.— Un Paysage ; par Bertin.

Le soleil est au milieu de sa carrière. Des moutons se reposent à l'ombre de plusieurs grands arbres, tandis que le berger se désaltère au ruisseau voisin. Diogènes, vêtu seulement d'un manteau, et tenant son bâton, s'aperçoit que le jeune homme se sert du creux de sa main pour puiser l'eau ; il jette alors sa tasse de bois, en disant : « je vois que j'avais conservé un meuble inutile. »

Ce trait connu de la vie du cynique est ingénieusement placé dans cette jolie composition dont il augmente l'intérêt.

Ce tableau, d'une composition agréable, est de M. Bertin, un de nos premiers peintres de paysages. Il a été exposé, au salon de l'an 13, avec le paysage suivant et plusieurs autres ouvrages du même artiste.

Planche trente-sixième. — *Un Paysage; par* Bertin.

Dans une campagne riante, et près des bords d'une rivière, s'élève, près d'un groupe d'arbres, la statue de Palès, divinité champêtre. De jeunes filles, tenant des instrumens de musique, célèbrent, en dansant, le culte de la déesse. On trouve, dans ce tableau de M. Bertin, des idées gracieuses, une composition agréable. Les figures en sont élégantes et touchées avec esprit.



Bertin pinx.t

Bovinet, j.r Sculp.t


Tom. 1.
Pl. 37.
Vernet pinx.t
L. Guyot Ainé Sc.

Planche trente-septième. — Le Matin. Tableau de la galerie du Musée ; par Joseph Vernet.

Au milieu d'un pays couvert de rochers, une rivière coule sous les arches d'un pont, à l'extrémité duquel est une tour. Des pêcheurs sont dans une barque, et tirent leurs filets. Un autre pêcheur, deux femmes et un enfant sont placés sur le premier plan.

Ce tableau est un des quatre dessus de porte que Vernet peignit pour le château de Choisy. L'artiste a adopté une touche large et un coloris vigoureux, pour produire de loin un grand effet : aussi ce tableau et ceux qui l'accompagnent demandent-ils à être vus d'une certaine distance. Ils ont chacun trois pieds de haut, sur quatre de large.

Planche trente-huitième. — Vue de Tivoli. Tableau de la galerie du Musée; par Vander-Ulft.

Le titre sous lequel ce tableau est connu ne peut lui convenir. La porte et les tours qu'on y voit ressemblent assez à l'entrée de Tivoli, du côté de Rome, mais il n'y a point là de rivière; et, pour arriver à cette partie de la ville, il faut monter la colline sur laquelle Tivoli est situé. Vander-Ulft, qui n'alla jamais en Italie, aura sans doute pris dans une estampe ou un dessin quelques-unes des masses de sa composition.

Ce tableau est d'un effet piquant, les lumières et les ombres en sont traitées d'une manière assez savante; mais le coloris paraît être tout de pratique, et n'offre point cette agréable variété de tons, que donne l'étude de la nature.

Jacques Vander-Ulft naquit à Gorcum, vers l'année 1627. C'est d'après les estampes qu'il représentait les monumens et les sites de l'Italie. Cette manière de composer, entièrement opposée à celle des peintres de son pays, qui n'ont le plus souvent cherché à imiter que la nature commune, fut peut-être une des principales causes de la réputation de Vander-Ulft parmi les amateurs. Ses talens et une conduite honorable le firent nommer bourgmestre de sa ville natale. On ne connaît pas précisément l'année de sa mort.



Vander-Ulft. pinxᵉ Devilliers jᵉ. Sc.



C. Dujardin pinx.t Baugean Sc.

Planche trente-neuvième. — Le Gué. Tableau de la galerie du Musée; par Carle Dujardin.

Une rivière peu profonde coule dans un pays montueux. A gauche, on voit une tour carrée et des ruines. Sur le premier plan, un villageois, accompagné de son fils, traverse le Gué, en chassant son âne devant lui. Un pâtre et des bestiaux sont près du bord opposé.

Ce tableau est remarquable par une touche franche, une couleur agréable, et un fini précieux. Les figures sont bien dessinées, l'effet de soleil est parfaitement rendu.

Hauteur quinze pouces, largeur 2 pieds.

Planche quarantième.— Un Portrait de femme. Tableau de la galerie du Musée; par Rembrandt.

Le costume de cette femme annonce l'opulence. Elle a un habillement de fourrures, de riches boucles d'oreilles, et un voile. Sans être régulièrement belle, la tête a quelque chose d'intéressant. Le coloris est plein de chaleur et d'harmonie; l'exécution ferme et soignée. C'est un des plus beaux portraits de Rembrandt.

Tom. I. Pl. 40.



Rembrandt pinx.t Devilliers l'ainé Sc.

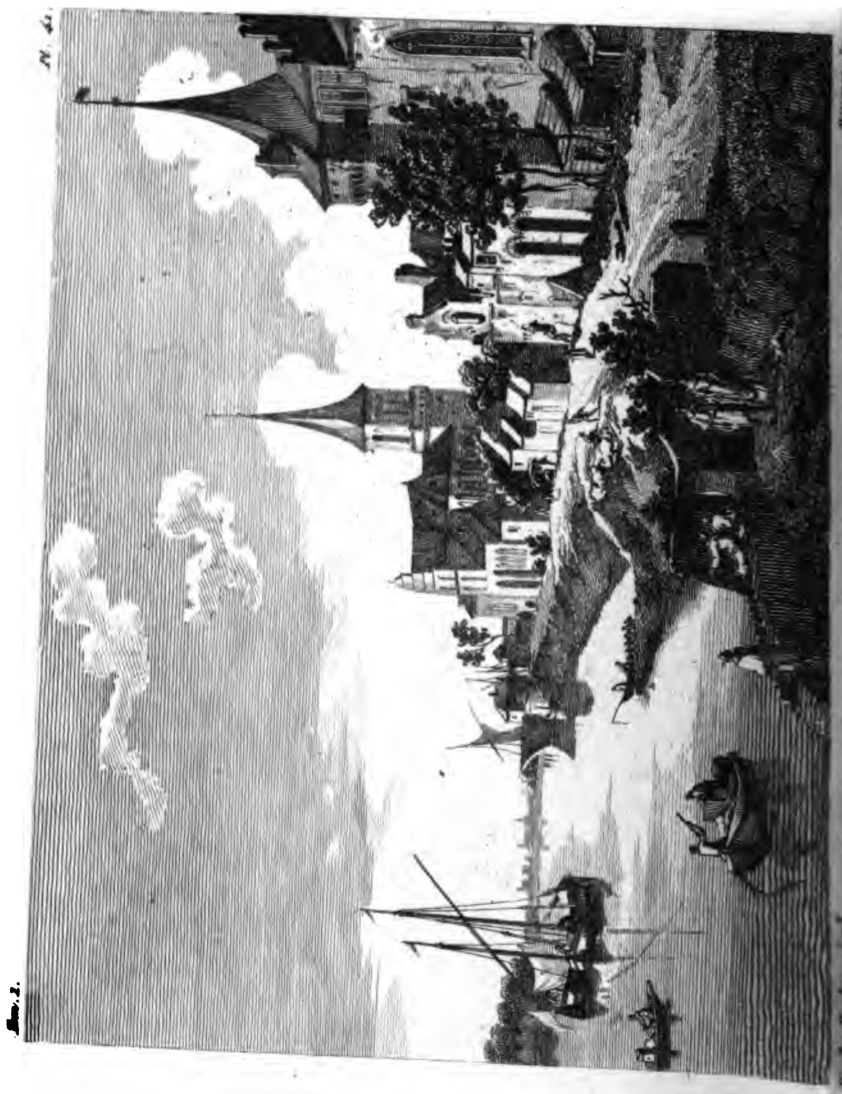


Planche quarante-unième. — Vue d'un Village sur le bord d'un canal. Tableau de la galerie du Musée ; par Vander-Heyden.

L'imagination de l'artiste n'a point eu de part à la composition de ce tableau. Copiste fidèle de la nature, Vander-Heyden a, selon son usage, retracé avec une exactitude scrupuleuse un des sites de son pays. La vérité parfaite de l'imitation, la légèreté du ciel, la limpidité des eaux, le précieux de la touche donnent un grand prix à cet ouvrage. Les figures sont d'Adrien Vanden-Velde, et les barques de Guillaume Vanden-Velde.

Hauteur un pied, six pouces, largeur deux pieds.

Jean Vander-Heyden naquit à Gorcum, en 1637. Il ne reçut de leçons que d'un peintre sur verre, artiste très-médiocre ; ainsi on peut regarder son talent comme le fruit de ses propres dispositions.

Il se livra, avec une grande assiduité, à l'imitation de la nature. Il rendait, avec les plus petits détails, les châteaux, églises, et monumens, premiers objets de ses études. Cette manière soignée devait plaire aux amateurs de son pays ; et ses tableaux furent très-recherchés. Vander-Heyden, pour en augmenter le mérite, y fit souvent peindre des figures par Adrien Vanden-Velde.

Ce qu'on doit surtout admirer dans les tableaux de Vander-Heyden, c'est que la précision de sa touche et le fini des détails ne nuisent point à l'effet général ; son travail n'a rien que de facile. Les dessins de ce maître sont aussi terminés que ses tableaux.

Déja connu comme peintre habile, Vander-Heyden étendit encore sa réputation, en perfectionnant les pompes à incendie. L'utilité de ses travaux fut appréciée; les magistrats d'Amsterdam lui accordèrent une pension et le titre de directeur des pompes. Il s'occupa moins de la peinture depuis cette époque; mais s'il donnait à l'exercice de sa charge la meilleure partie de son temps, il ne négligea point l'art auquel il devait le commencement de sa célébrité, et dans le petit nombre de tableaux qu'il fit, on retrouva tout le charme de ses premières productions.

Vander-Heyden, estimé de ses concitoyens, eut une vieillesse paisible et honorée. Il mourut à Amsterdam, en 1712, à l'âge de 75 ans.

Tom. 1.

Pl. 12.



Planche quarante-deuxième. — La chasse du Héron. Tableau de la galerie du Musée ; par D. Téniers.

L'oiseau, attaqué par deux faucons, se défend avec ses serres et son bec, tandis que le fauconnier accourt pour s'en saisir. Près de là, on voit trois chasseurs à cheval, et richement habillés. Téniers a représenté dans les airs un autre moment de la chasse, celui où les deux faucons se disposent à fondre sur le héron.

Ce tableau est exécuté dans la manière fraîche et argentine que les connaisseurs recherchent avec prédilection dans les ouvrages de Téniers. On admire l'action, on pourrait même dire les expressions énergiques que le peintre a su donner aux trois oiseaux qui sont en quelque sorte les figures principales de sa composition.

Quelque soin qu'ait pris Téniers de faire fuir par la dégradation des couleurs les hommes et le paysage, il semble qu'il a blessé les lois de la perspective, et que les oiseaux sont d'une proportion trop forte.

Ce tableau a deux pieds, six pouces de haut, sur trois pieds, sept pouces de large.

Planche quarante-troisième. — *Le Printemps. Tableau du Musée de Versailles ; par* N. Poussin.

Ce tableau et les trois suivans sont l'ouvrage de la vieillesse du Poussin ; mais, s'ils sont inférieurs sous le rapport de l'exécution à plusieurs autres productions de ce peintre célèbre, on y admire la grandeur et la richesse de son imagination. Le duc de Richelieu lui ayant demandé, en 1660, quatre paysages, il les acheva en 1664, un an avant sa mort.

Il a représenté les quatre saisons, et placé dans chacun de ces tableaux une scène épisodique tirée de l'Ecriture sainte.

Adam et Eve, ayant encore leur innocence, se reposent dans le jardin d'Eden. Eve montre à son époux l'arbre de la science du bien et du mal, sur lequel on voit l'esprit tentateur.

Le paysage est riche et du plus beau style ; les animaux, d'espèces et de mœurs différentes, sont rapprochés et comme confondus ensemble.

Ce tableau a environ trois pieds de haut, sur quatre de large. Les proportions des trois autres sont les mêmes.



N. Poussin pinx.t Devilliers J.e Sc.

Tom. 1. Pl. 44.



N. Poussin pinx.t Devilliers J.e Sc.

Planche quarante-quatrième. — L'Été. Tableau du Musée de Versailles, par N. Poussin.

Des moissonneurs sont occupés au milieu d'un champ, tandis que leurs femmes préparent le repas rustique ; un jeune berger charme leurs travaux par les sons de sa cornemuse.

Sur le premier plan, le Poussin a retracé l'histoire touchante du riche Booz, et de Ruth la Moabite qui venait ramasser les épis pour nourrir sa belle-mère Noëmi.

Booz, propriétaire du champ, accueille avec bonté cette jeune femme, lui permet de glaner, et lui annonce qu'il a donné ordre à ses serviteurs de ne lui faire aucune peine. Ruth se prosterne, et lui dit : « D'où me « vient tant de bonheur ! et comment une étrangère « malheureuse a-t-elle trouvé grâce devant vos yeux. »

Un serviteur, qu'on aperçoit près de là dans une attitude respectueuse, paraît promettre pour lui-même et ses compagnons d'obéir fidèlement aux ordres de son maître.

***Planche quarante-cinquième.— L'Automne. Tableau du Musée de Versailles; par* N. Poussin.**

Dans une riante vallée, près de laquelle on aperçoit, sur une hauteur, les fortifications d'une ville, une femme cueille des fruits. Une autre en a déja rempli sa corbeille. Un jeune homme se livre au plaisir de la pêche. Sur le devant, les deux espions envoyés par Moyse dans la terre de Chanaan portent suspendue à un bâton la grappe, d'une grosseur prodigieuse, qui devait donner à leurs compatriotes une si haute idée de la fertilité du pays.

Ce tableau, d'une composition très-simple, est le plus faible des quatre, sous le rapport de l'exécution.

Tom. I. Pl. 45.



N. Poussin pinx.t Devilliers J.e Sc.



N. Poussin pinx.t Devilliers J.e Sc.

Planche quarante-sixième. — *L'Hiver* ou *le Déluge. Tableau de la galerie du Musée; par* N. Poussin.

Un espace assez circonscrit; un petit nombre de figures ont suffi au Poussin pour donner une effrayante idée de la plus grande catastrophe du monde. L'histoire de chaque peuple, les monumens, et des preuves physiques irrécusables attestent que la terre a été couverte par les eaux. De toutes les traditions sur le Déluge, le Poussin a choisi celle qui se trouve dans la Genèse.

L'eau vient de couvrir des maisons et des palais dont on n'aperçoit plus que le faîte. L'arche qui porte Noé et sa famille flotte dans le lointain. Le disque du soleil, obscurci par des torrens de pluie qui s'échappent de toutes les parties du ciel, ne donne plus qu'une faible lumière. Dans l'endroit où l'inondation forme, entre des rochers, une espèce de cascade, une barque se brise et va disparaître avec ceux qu'elle porte. D'autres malheureux sont près d'être submergés avec leurs chevaux. Des reptiles se glissent le long des rochers, pour en atteindre le sommet. Tout présente l'image d'une désolation universelle, d'une mort inévitable.

C'est au milieu de tant d'objets sinistres que le Poussin a placé un de ses plus sublimes épisodes. Une femme, dans une barque près des rochers, oubliant son propre péril, élève les bras vers son époux, et lui présente leur enfant au berceau, qu'elle espère sauver. Le père se penche pour saisir

l'enfant, mais la distance qui les sépare est trop grande, et ses efforts seront-ils inutiles!

Un coloris sombre et mélancolique ajoute aux émotions profondes de terreur et de pitié que cette composition inspire.

Plusieurs peintres ont traité le sujet du Déluge; aucun de leurs ouvrages n'a pu soutenir la comparaison contre celui du Poussin. C'est un des chef-d'œuvres de ce grand maître, et une des plus admirables productions de la peinture.



Terburg pinx.t *Couché Fils Sc.*

Planche quarante-septième. — Un Militaire offrant de l'argent à une jeune personne. Tableau de la galerie du Musée ; par G. Terburg.

Près d'une table couverte d'un riche tapis et d'assiettes pleines de fruits, on voit une jeune femme vêtue de satin. Un officier, dans le costume du dix-septième siécle, lui présente des pièces d'or. La scène se passe dans l'intérieur d'un appartement.

Ce tableau, d'un dessin correct, d'une couleur vigoureuse, et d'une exécution très-soignée, est surtout admirable par la justesse de l'expression. Le seul défaut qu'offre ce morceau capital, c'est peut-être que le fond est un peu rouge ; mais il est vraisemblable que l'impression de la toile a poussé.

Hauteur deux pieds, largeur deux pieds et demi.

Planche quarante-huitième. — La Plage de Schevelingen. Tableau de la galerie du Musée; par A. Vanden-Velde.

A la marée descendante, le prince d'Orange se promène sur les bords de la mer, dans un carrosse traîné par six chevaux blancs. Ses gens sont à pied autour de la voiture: quelques-uns s'amusent à agacer des chiens. Des matelots, des pêcheurs, une dame et un cavalier regardent passer le cortége. Dans le fond, on voit l'église et quelques maisons du village; et sur la mer, des barques à l'horizon.

Ce tableau réunit toutes les beautés que l'on peut desirer dans les ouvrages de ce genre : un dessin correct, des attitudes naïves, un coloris agréable, une touche spirituelle. C'est un des plus précieux ouvrages de Vanden-Velde qui le peignit en 1660. Il vient de la collection du roi, où il passa après avoir été successivement dans plusieurs collections de Paris. Il est peint sur bois, et a quatorze pouces de haut, sur dix-sept pouces de large.



A. Vanden-Velde pinx.t Devilliers l'Aîné Sc.


S.P.Q.R.

Planche quarante-neuvième. — Une Marine. Tableau de la galerie du Musée; par Claude Lorrain.

Au bord de la mer s'élèvent de somptueux édifices. Le rivage est couvert d'un grand nombre de militaires et de matelots. Sur le premier plan, à droite, on aperçoit une femme assise, ayant près d'elle des vases, des coffres, et des instrumens de musique. La mer est couverte de barques et de vaisseaux de toute grandeur.

Ce tableau réunit toutes les beautés qui ont mérité à Claude Lorrain la réputation d'un des plus grands paysagistes (s'il n'est pas le premier de tous); une belle et savante distribution de lumières; une intelligence parfaite de la perspective; un coloris plein de chaleur et d'harmonie. Claude Lorrain ne sut jamais bien exécuter les figures: reconnaissant son infériorité dans cette partie, il eut souvent recours à Philippe Lauri ou à Courtois. Les figures de ce tableau sont probablement de l'un de ces artistes. Sans être d'une grande correction, elles ont un certain degré d'élégance que Claude Lorrain n'aurait pu leur donner.

Claude Gelée, dit le Lorrain, naquit en 1600, près de Toul, et fut d'abord mis en apprentissage chez un pâtissier. Il partit pour Rome avec quelques-uns de ses camarades; mais, se trouvant sans occupation, il fut contraint d'entrer au service d'un peintre nommé Augustin Tassi. Outre les soins du ménage, Claude Lorrain était encore chargé d'apprêter les couleurs de cet artiste. Il forma le projet d'exércer lui-même la peinture, et pria son maître de lui donner les

premières leçons de cet art. Ses progrès furent d'abord peu sensibles : Tassi et le napolitain Goffredi, sous la discipline duquel Claude Lorrain se mit pendant quelque temps, eurent beaucoup de peine à lui faire comprendre les premiers élémens de la perspective. Enfin un travail assidu et l'étude de la nature développèrent les talens de Claude Lorrain, et les chef-d'œuvres qu'il produisit lui procurèrent de la fortune et de la considération. Tous les connaisseurs de l'Europe recherchèrent ses tableaux, et le pape Urbain VIII lui donna plus d'une fois des marques de sa protection.

Claude Lorrain mourut à Rome, en 1682. Il est enterré dans l'église de la Trinité-du-Mont, où l'on voit son épitaphe. Il n'eut qu'un petit nombre d'élèves dont le plus connu est Herman Swanefeldt.

Outre ses admirables tableaux, ce célèbre artiste a laissé un grand nombre de dessins très-recherchés. Il a composé dans ce genre un recueil très-précieux qu'il intitula *Libro di Verità.* C'est une collection de dessins au bistre, rehaussés de blanc, d'après tous ses ouvrages de peinture. Il les fit dans l'intention de distinguer ses ouvrages d'avec les copies qu'on en aurait pu faire, et aussi pour éviter de répéter plusieurs fois le même sujet. Ce recueil fut acheté, après la mort de Claude Lorrain, par le duc de Devonshire. On l'a gravé avec succès ; mais les exemplaires des estampes sont très-rares.

Tom. 1. Pl. 5.



Berghem pinx.t Devilliers L'Ainé Sc.

Planche cinquantième.—Le Gué. Tableau de la galerie du Musée; par Berghem.

Une rivière peu profonde, et d'un cours très-lent, coule dans une vaste plaine, terminée à l'horizon par quelques collines. Un troupeau de bœufs, conduit par trois villageois et par une femme, traverse cette rivière. Quelques-uns des animaux sont déja parvenus sur la rive opposée.

Quoique cette composition ait peu d'intérêt, le tableau est regardé comme un des plus jolis ouvrages de Berghem. Il mérite cette distinction par l'agrément de la couleur, la finesse de la touche, et par la manière naïve dont cette scène champêtre est rendue.

Hauteur deux pieds, largeur deux pieds et demi.

Planche cinquante-unième. — Le Portrait du cardinal Hippolyte de Médicis. Tableau de la galerie du Musée; par le Titien.

Hippolyte, fils naturel de Julien de Médicis, reçut, en 1529, le chapeau de cardinal du pape Clément VII, son cousin. Il avait beaucoup d'inclination pour la profession des armes, et ne prenait le costume de sa dignité que dans les cérémonies d'appareil.

C'est sans doute peu de temps avant sa mort, arrivée lorsqu'il n'avait que 24 ans, qu'il a été peint par le Titien. Dans ce tableau, il a un justaucorps en velours, d'un rouge foncé, et sur sa tête une toque violette surmontée d'une plume verte.

On sait avec quelle supériorité le Titien a traité le portrait. Parmi les artistes qui se sont fait un nom dans ce genre, on ne lui compare que Vandyck. La plupart des personnages illustres du seizième siécle voulurent être peints par le Titien. La simplicité dans les attitudes, la vérité des caractères, un dessin correct, une couleur suave et harmonieuse caractérisent les portraits de ce grand artiste, et se retrouvent dans celui du cardinal de Médicis. La figure est de grandeur naturelle.



Titien pinx.t Bosq Sc.



Pardour Sc.

Planche cinquante-deuxième. — L'Hiver. Tableau de la galerie du Musée ; par Michau.

Devant la porte d'une habitation rustique, des paysans égorgent un porc. Dans le lointain on aperçoit des patineurs, et, à l'horizon, un village avec son église. les arbres sont dépouillés de feuilles ; le ciel est brumeux et couvert de nuages.

Les auteurs qui ont écrit la Vie des peintres ne parlent point de Michau. On lit dans la notice du Musée que cet artiste naquit à Tournay, en 1676, et qu'il mourut très-vieux. M. J. B. P. le Brun, dit dans l'ouvrage qu'il a publié sous le titre de *Galerie des peintres flamands*, que Michau a fait des compositions agréables et piquantes ; que ses paysages sont autant de *Vues* des environs de Bruxelles, et qu'il a imité Téniers avec succès.

Ce tableau a environ quinze pouces de haut, sur dix pouces de large.

Planche cinquante-troisième. — La Chasse du Cerf. Tableau de la galerie du Musée; par Philippe Wouvermans.

Le cerf est entouré par les chasseurs, au bord d'une rivière peu profonde. Les chiens le poursuivent, d'autres chasseurs accourent, et le cerf va périr.

Le moment choisi par l'artiste est un des plus intéressans de la chasse du cerf. Les hommes, les chevaux, les chiens, tout est animé dans cette charmante composition. Le site est riant, le ciel léger et lumineux, la couleur chaude, et la touche pleine de franchise.

Hauteur un pied, largeur un pied, trois pouces.

Tom. 1. Pl. 82



Wouwermans pinx.t Perdoux Sc.



D. Teniers pinx.t Couché Fils Sc.

Planche cinquante-quatrième. — L'Alchimiste. Tableau de la galerie du Musée ; par D. Téniers.

Cet alchimiste, entouré de vases, de cornues, et de livres, est occupé à préparer une potion. On voit dans le fond un jeune homme qui entretient le feu d'un fourneau.

La couleur de ce tableau, moins transparente que celle de plusieurs autres du même artiste, est plus chaude et plus vigoureuse. Il semble qu'il ait voulu se rapprocher de la manière de plusieurs maîtres flamands, connus par la force de leur coloris. Au reste, on reconnaît Téniers dans cette production, au goût de dessin, à la vivacité de la touche, et à l'esprit avec lequel les accessoires sont rendus.

Ce tableau a environ un pied de haut, sur seize pouces de large.

Planche cinquante-cinquième. — Une Tempête. Tableau de la galerie du Musée ; par J. Ruysdaël.

La dénomination sous laquelle ce tableau est connu ne paraît pas exacte. On voit bien ici la mer agitée se briser contre une digue ; plusieurs petites barques paraissent fortement battues par le vent ; mais l'orage n'est pas assez considérable pour les obliger à plier leurs voiles, et des vaisseaux à plusieurs mâts n'éprouvent aucune violente secousse. Il semble donc que Ruysdaël a voulu représenter un de ces *gros temps* que l'on éprouve souvent sur les côtes de la Hollande, sans que les marins de ce pays se livrent avec moins d'ardeur à la navigation.

Ce tableau est un chef-d'œuvre dans un genre très-difficile ; puisque le génie de l'artiste doit transporter sur la toile une nature en mouvement, et qu'il ne peut retracer que de mémoire l'agitation des flots et les effets du vent. Tous ces objets sont ici rendus de manière à produire une illusion parfaite. Une exécution ferme, le coloris le plus vrai ajoutent encore au mérite de cet excellent tableau. Il a environ deux pieds de haut, sur trois pieds de large.



Ruysdael pinx.t

Guyot Ainé Sc.



Rubens pinx.t Guyot-Aîné Sc.

Planche cinquante-sixième. — Vue de Malines. Tableau de la galerie du Musée; par Rubens.

Ce tableau représente une des vastes plaines, si communes dans la Belgique. Pour animer la scène, Rubens a introduit des paysans qui font la récolte des foins. Il semble que la fougue du génie de ce célèbre peintre ne lui ait pas permis de donner à ses paysages ce fini précieux qui produit l'illusion. On y trouve bien la chaleur du pinceau et l'extrême facilité de la touche, mais presque tous ont un coloris cru qui nuit à leur effet. Ces remarques peuvent surtout s'appliquer à *la Vue de Malines.* Elle a environ deux pieds, quatre pouces de haut, sur trois pieds et demi de large.

Planche cinquante-septième. — Une Hôtellerie. Tableau de la galerie du Musée; par Pynacker.

L'hôtesse est sur sa porte, et donne des rafraîchissemens à un voyageur. Au bas de l'escalier extérieur, on voit deux mulets chargés, et le valet de l'auberge. Plus loin, un villageois conduit dans le chemin une charrue attelée de deux bœufs.

Ce tableau est soigné dans toutes ses parties. La couleur est vigoureuse, transparente et pleine d'harmonie. Les figures sont correctes et bien touchées.

Hauteur trois pieds, largeur trois pieds et demi.

Le nom de famille de Pynacker est inconnu. Ce peintre prit celui du bourg de Pynacker, son pays natal, situé entre Schiedam et Delft. Le séjour de Rome, où il alla, lorsqu'il était encore fort jeune, développa ses talens. Après trois ans d'études assidues dans cette ville, il retourna en Hollande, et fut très-occupé. Il mourut en 1673, à l'âge de 52 ans, avec la réputation d'un grand paysagiste. En effet, peu de maîtres ont eu un talent plus soutenu, et ont porté plus loin que lui la connaissance des diverses parties de l'art.



Pinacker pinx.t Lameau Sc.

Tom. 2. Pl. 58

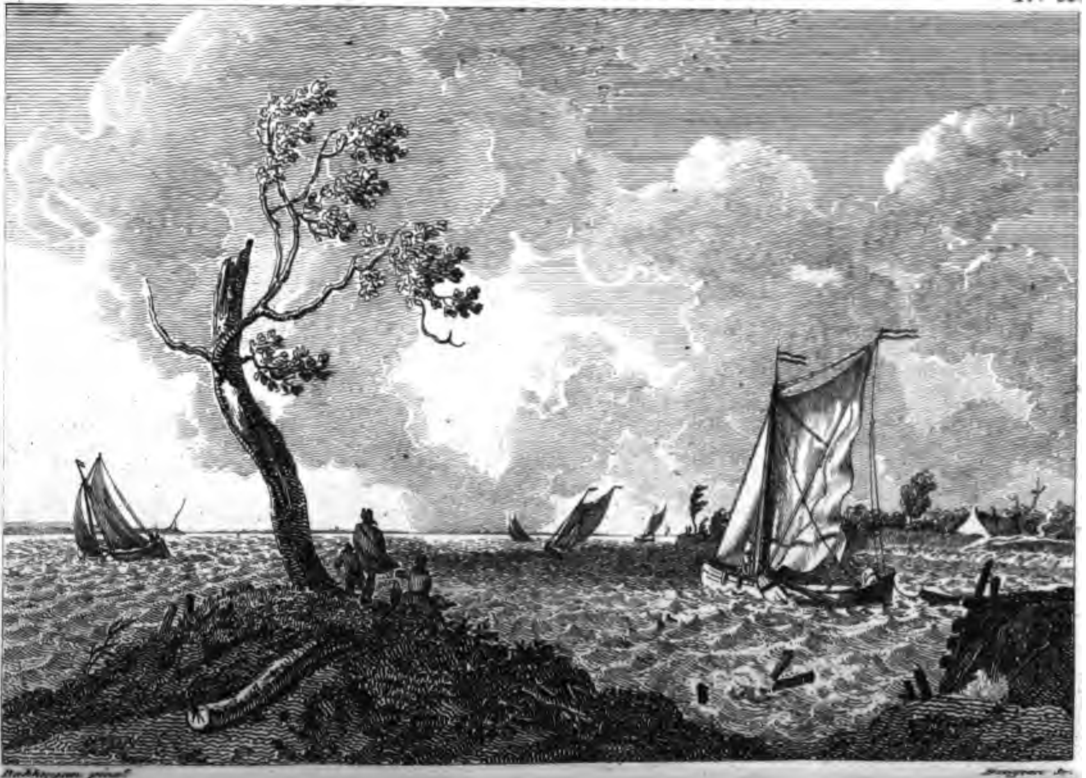


Planche cinquante-huitième. — Le Coup de vent. Tableau de la galerie du Musée ; par Backhuysen.

Le peintre a saisi un de ces instans où le vent, soufflant avec une certaine violence, soulève les flots, et met les bâtimens de médiocre grandeur en danger d'être jetés à la côte.

Ce tableau est parfait dans son genre : le mouvement des vagues, la marche des barques de pêcheurs, l'agitation des nuages sont rendus avec une vérité qui est le triomphe de l'art. Il serait impossible qu'aucune partie de l'ouvrage fût mieux exécutée. Ce tableau précieux a environ neuf pouces de haut, sur deux pieds et demi de large.

Louis Backhuysen, né à Embden, en 1631, est un des plus grands peintres de marine qui aient existé. Il ne fut pas d'abord destiné à la peinture, et, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il travailla chez un négociant d'Amsterdam. C'est alors que, sans avoir reçu les leçons d'aucun artiste, il commença par faire des dessins d'après les vaisseaux qu'il voyait dans le port. Ses premiers essais furent des morceaux achevés que les amateurs payèrent 10, 20 et jusqu'à 100 florins.

Encouragé par ce succès, Backhuysen essaya de peindre, et entra dans l'école d'Aldert Van-Everdingen, excellent paysagiste. Ses talens se développèrent de plus en plus, et sa réputation s'étendit. Backhuysen ne négligea aucune des études qui pouvaient le conduire à la perfection ; il ne craignit même pas de se livrer à celles qui mettaient ses jours en danger. On le vit souvent, lorsqu'un orage s'élevait,

s'embarquer sur une petite nacelle, et observer de sang froid les terribles effets de la tempête. L'imagination encore remplie de ces scènes grandes et effrayantes, il courait à son atelier, et les exprimait dans ses tableaux avec la plus grande vérité.

Backhuysen reçut la visite de plusieurs souverains, entr'autres celle de Pierre premier, empereur de Russie, qui lui demanda des dessins de vaisseaux de tout rang.

Quelque nombreuses que soient les productions de Backhuysen, on regrette que ce grand peintre ait employé une partie de son temps à enseigner l'écriture, où il excellait, aux personnes les plus distinguées d'Amsterdam.

Backhuysen, estimé de ses contemporains, vécut jusqu'à l'âge de 78 ans. Vers ses dernières années, il fut affligé de la goutte et de la gravelle; cependant il ne perdit rien de la gaieté franche qui était le fond de son caractère: on en a rapporté un trait remarquable. Peu de temps avant sa mort, il acheta lui-même d'excellent vin, et mit dans une bourse autant de florins qu'il avait vécu d'années; puis il pria, par son testament, ses amis qu'il invitait à ses funérailles, de dépenser l'argent et de boire le vin, en sa mémoire, avec autant de plaisir qu'il en avait à leur faire ces présens.



Berghem pinx.t

Lameau Sc.

Planche cinquante-neuvième. — Un Paysage. Tableau de la galerie du Musée; par Berghem.

Un groupe de grands arbres s'élève sur le bord d'une rivière qu'un pâtre traverse à gué, avec ses moutons. Le fond représente un site entrecoupé de rochers et orné de fabriques. On voit, sur le premier plan, un mulet chargé, quelques bestiaux, un villageois et deux femmes : l'une est à cheval, et celle qui est à pied semble lui présenter son enfant.

Ce tableau, d'une plus grande proportion que la plupart des autres ouvrages de Berghem (quatre pieds de haut, sur six de large) suffirait seul pour placer cet artiste parmi les plus grands paysagistes. La couleur en est fière, suave, transparente; la dégradation des plans est parfaite. Chaque objet est touché dans le sentiment qui lui est propre. Les figures et les animaux sont dessinés avec esprit, et ont l'élégance particulière aux productions de Berghem. En un mot, ce tableau est un chef-d'œuvre où la critique la plus sévère ne trouverait rien à reprendre, si les lointains ne paraissaient pas d'un bleu un peu trop vif et trop uniforme.

Planche soixantième. — Un Portrait d'homme. Tableau de la galerie du Musée; par Bartholomé Vander-Helst.

Ce portrait est celui d'un magistrat ou autre personnage distingué des Pays-Bas. Il est debout près d'une table, et tient son chapeau d'une main. Son habillement est de soie noire, et la collerette est blanche.

Ce tableau offre la correction, la couleur suave, le pinceau ferme et facile qui ont acquis à Vander-Helst une grande réputation. Il n'a guères peint que des portraits; mais, dans ce genre, il est regardé comme un des plus grands artistes de l'école flamande. Son chef-d'œuvre est une composition d'un très-grand nombre de figures, de grandeur naturelle, représentant les chefs des Hollandais jurant la trève de 1609. On le voit dans l'une des salles de la maison de ville d'Amsterdam. Les connaisseurs le regardent comme un morceau achevé dans toutes ses parties. Pour en donner la plus haute idée, il suffit de dire que son pendant, exécuté par Rembrandt, et qui représente les chefs de la milice bourgeoise d'Amsterdam, ne peut soutenir la comparaison.

Vander-Helst, né à Harlem, en 1613, demeura toujours à Amsterdam. On ignore en quelle année il mourut, ainsi que le nombre et les noms de ses élèves. Ses tableaux sont rares et très-recherchés.

Tom. 1. Pl. 60.



Vander-helst pinx.t Bosq Sc.



F. de Laar pinx.
Guyot j.e Sc.

Planche soixante-unième. — Un Paysage. Tableau de la galerie du Musée ; par Pierre de Laar, *dit* Bamboche.

Sur le bord d'une rivière, un pâtre, assis à terre, joue du chalumeau, et une femme est occupée à traire une chèvre. On voit près d'eux une autre chèvre, une vache, et un chien. Le fond représente des montagnes et les principaux édifices d'une ville.

Les figures et les animaux sont touchés avec fermeté, et la couleur est vigoureuse. Mais l'impression de la toile a poussé dans le fond, et donne à cette partie une teinte rouge qui nuit à l'harmonie et à la vérité.

Ce tableau, de forme ovale, a environ quinze pouces de haut, sur deux pieds de large.

De Laar naquit à Laaren, près Naarden, en Hollande, vers l'an 1613, d'une famille aisée. Son goût pour la peinture lui fit entreprendre le voyage de Rome. Il y demeura 16 ans ; et, pendant ce temps, il vit ses talens très-estimés et ses ouvrages chèrement payés.

Le nom de Bamboche (*Bambozzo*) fut donné à ce peintre par les Italiens, à cause de sa figure difforme. La nature, qui l'avait traité avec tant de dureté sous ce rapport, l'avait d'ailleurs amplement dédommagé. Il était excellent musicien, et jouait de plusieurs instrumens. Son enjouement et l'aménité de son caractère lui acquirent des amis, au nombre desquels on place Sandrart, Claude Lorrain, et même le Poussin.

Bamboche, cédant enfin aux instances de sa famille, abandonna, quoiqu'à regret, le séjour de la capitale des arts. Il alla d'abord à Amsterdam, en

1639, et ensuite à Harlem. Les biographes ne sont point d'accord sur les causes de la mort de ce peintre. Les uns prétendent qu'elle fut occasionnée par le chagrin qu'il éprouva, en voyant les ouvrages de Philippe Wouvermans préférés aux siens ; d'autres assurent, et cette opinion paraît plus vraisemblable, que lorsque de Laar fut parvenu à l'âge de soixante ans, ses infirmités augmentèrent au point que cet homme, d'un naturel gai, tomba tout-à-coup dans une profonde mélancolie, et qu'il périt, peu de temps après, d'une oppression, en 1673 ou 1674.

Tom. 1. Pl. 62.



P. De Laer pinx.^t Guyot J.^r Sc.

Planche soixante-deuxième. — Le Départ de l'Hôtellerie. Tableau de la galerie du Musée; par Pierre de Laar, *dit* Bamboche.

Deux voyageurs se remettent en route, après s'être reposés dans une hôtellerie de campagne. L'un est déja à cheval, et attend son compagnon qui se dispose à le suivre. On voit près d'eux l'hôtesse qui vient de leur donner des rafraîchissemens.

Ce tableau est le pendant du précédent, et ne lui est pas inférieur pour la correction des figures, prises dans la nature commune, et pour la franchise de l'exécution; mais le temps a également fait pousser l'impression rouge de la toile.

Planche soixante-troisième. — Une Forêt. Tableau de la galerie du Musée; par Jacques Ruysdaël.

Au milieu d'une vaste forêt coule une rivière peu profonde, que des animaux traversent. Sur le devant, à droite, un voyageur se repose. Près de lui, une femme, montée sur son âne, parle à un homme enveloppé de son manteau. Une vache et un chien les accompagnent. On aperçoit, dans le lointain, des bestiaux; et, dans une route du bois, un paysan avec son chien.

On admire, dans ce morceau capital, les beautés particulières aux tableaux de Ruysdaël. Un excellent choix, une opposition savante de formes et de couleurs, une entente parfaite du clair-obscur, un pinceau fier, et partout les teintes riches et variées de la nature. Les figures sont de Berghem, digne d'associer son pinceau à celui de Ruysdaël.

Ce tableau a quatre pieds de haut, sur six de large.



Ruysdael pinx.t Guyot J.e Sc.



Vander-Burch pinx.t Guyot j.e Sc.

Planche soixante-quatrième. — Un Paysage ; par Van-der-Burch.

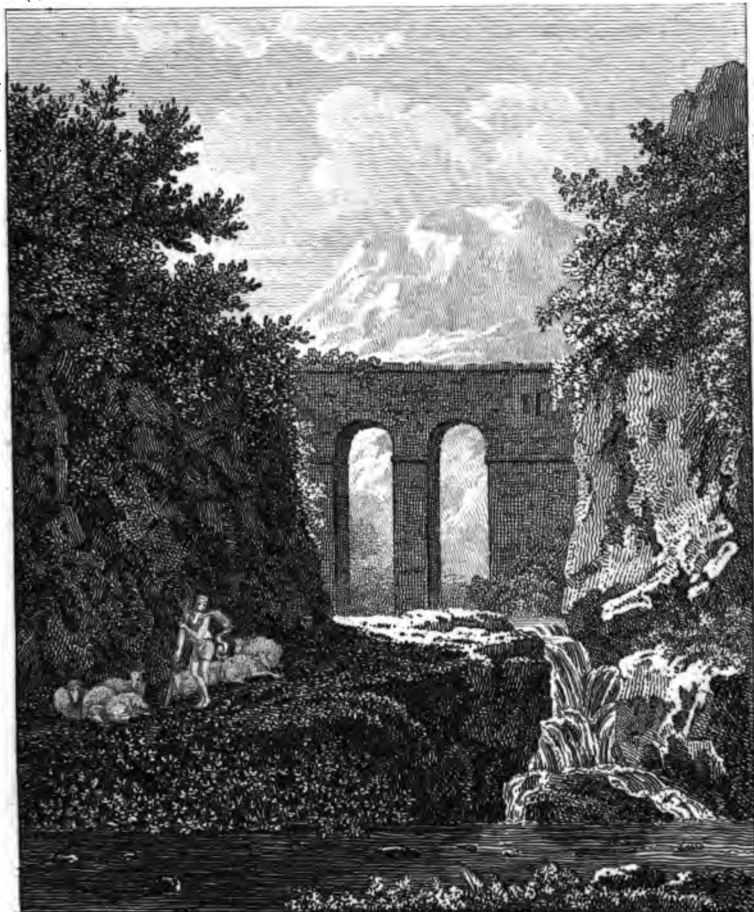
Dans un site solitaire, deux jeunes femmes prennent le plaisir du bain. Non loin d'elles, la rivière, dans laquelle s'avancent des langues de terre couvertes de gazon, forme une cascade. On aperçoit, dans le fond, des ruines ; et, à l'horizon, quelques montagnes.

Vander-Burch, mort à Paris, en l'an 11, était un des meilleurs paysagistes de notre école moderne. Ses compositions sont d'une noble simplicité, et d'un bon style. Sa couleur est chaude et vigoureuse. Plusieurs de ses ouvrages, exposés au salon de l'an 13, augmentèrent les regrets que sa perte avait causés aux amis des arts. Il a laissé une collection assez nombreuse de tableaux, d'études et de dessins de sa composition.

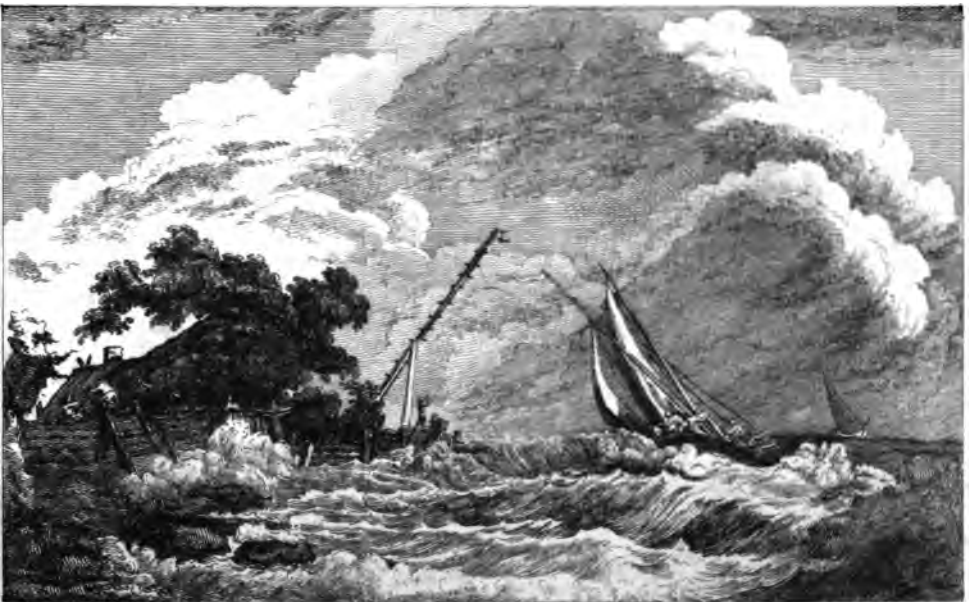
Planche soixante-cinquième. — Un Paysage ; par Van-der-Burch.

Au milieu de rochers en partie couverts de feuillages, s'élève un aqueduc derrière lequel on aperçoit une haute montagne. Une rivière forme plusieurs chutes. On voit, sur le premier plan, un berger et son troupeau se reposant à l'ombre.

Ce tableau est le pendant du précédent. Ils appartiennent à M. Dupré, graveur en médailles.



Vander-Burch pinx.t Guyot j.e Sc.



Louterbourg pinx.t L. Guyot Ainé Sc.

Planche soixante-sixième. — Un Coup de vent; par Loutherbourg.

La mer agitée se brise avec furie contre une espèce de digue. Le ciel est chargé de nuages; et une barque à deux mâts, cédant à la violence du vent, semble près de se briser contre des pilotis, malgré les efforts de l'équipage. On aperçoit une autre barque dans le lointain.

Ce tableau, plein de chaleur et de mouvement, est de M. Loutherbourg, né en Alsace, et depuis longtemps fixé en Angleterre où ses ouvrages sont très-estimés.

Planche soixante-septième. — Un Paysage; par Bruandet.

A la lisière d'une forêt, une jeune fille garde des bestiaux. Son chien repose près d'elle. Dans le fond on aperçoit quelques fabriques.

M. Bruandet, mort en pluviose an 12, était un artiste très-laborieux, et il a laissé un grand nombre d'ouvrages. Ils sont remarquables par la vérité de l'imitation, et une exécution soignée.



Bruandet pinx.t Guyot Ainé Sc.



Planche soixante-huitième. — Un Paysage ; par Bourgeois.

Le site représente une vaste campagne entrecoupée de collines, et couverte çà et là de grands arbres. A gauche, sur un plan éloigné, on voit des bestiaux, dont quelques-uns s'abreuvent dans le fleuve. A droite est un berger conduisant son troupeau. Sur le premier plan, une femme parle à un homme assis. Des fabriques élégantes sont dans le lointain, et de hautes montagnes s'élèvent à l'horizon.

Ce tableau est remarquable par la richesse de la composition et la pureté du style qui distinguent les productions de M. Bourgeois. Cet artiste a déja fourni aux expositions publiques un grand nombre d'ouvrages auxquels les amateurs ont fait l'accueil le plus favorable et le mieux mérité.

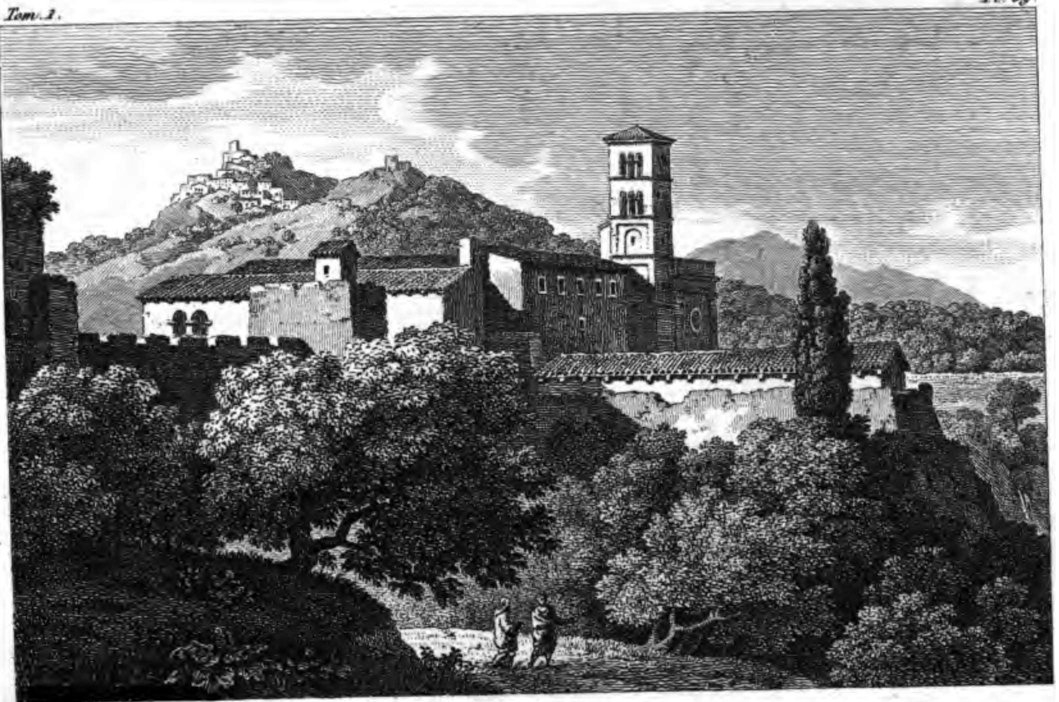
Planche soixante-neuvième. — Vue prise à Tivoli ; par Bourgeois.

Cette vue offre quelques-unes des grandes et belles lignes de fabriques et monumens qui, dans les environs de Rome, sont l'objet de l'étude des paysagistes.

M. Bourgeois, qui s'est livré en Italie à des travaux assidus, vient de publier, avec un grand succès, un Recueil des plus belles *Vues* de ce pays, qu'il a dessinées sur les lieux. Cette intéressante collection, gravée par lui-même ou par d'habiles artistes, réunit au beau choix, une exécution savante et spirituelle.

Le tableau, dont on donne ici la gravure, fut exposé en l'an 10, avec plusieurs autres du même artiste.

Tom. I. Pl. 69



C. Bourgeois pinx.t et Sc.



Loutherbourg pinx.

Guyot Ainé Sc.

Planche soixante-dixième. — Une Marine; par Loutherbourg.

La composition de ce tableau est d'une grande simplicité. Quelques pêcheurs sont sur le rivage. Plus loin, on aperçoit des barques, et un vaisseau à trois mâts. Le soleil, près de descendre sous l'horizon, éclaire la mer de ses derniers rayons.

Planche soixante-onzième. — Un Paysage; par Bacler-d'Albe.

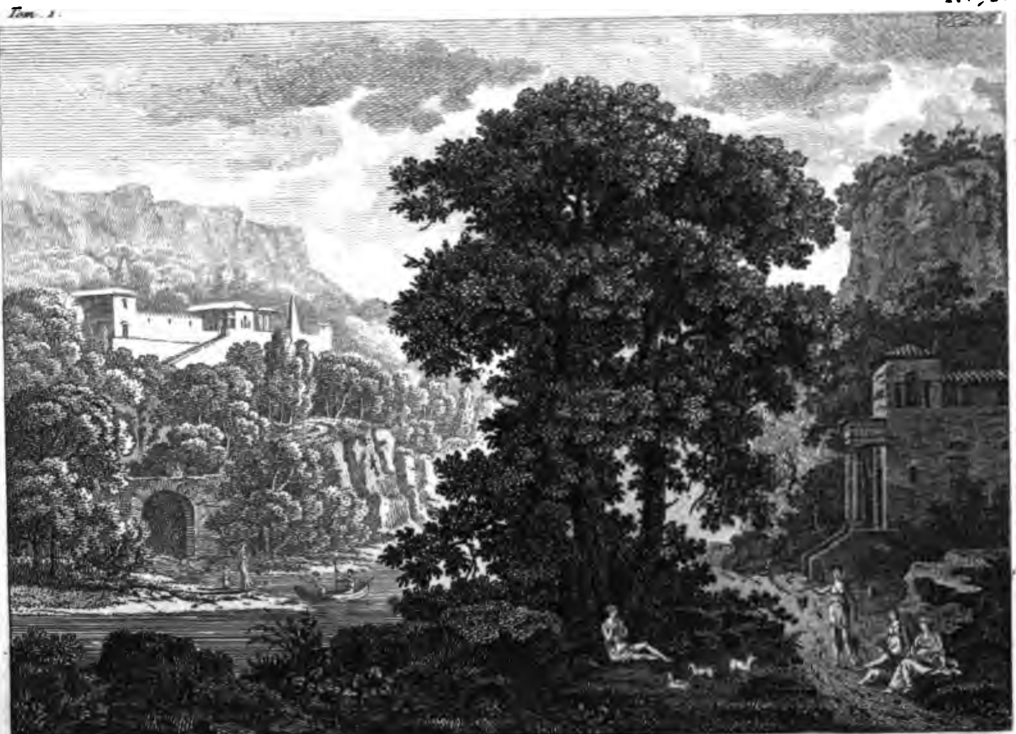
Ce paysage riche et du style héroïque représente à gauche des fabriques environnées d'arbres majestueux, et à droite une masse de rochers. Plus loin, on voit une rivière dont l'eau forme une cascade. Dans le fond est un bois au dessus duquel s'élèvent les faîtes de quelques édifices, et une chaîne de montagnes. Sur le devant, un homme et trois femmes, dans le costume antique, paraissent s'entretenir ensemble.

Un excellent choix, un coloris agréable, l'étude des grands maîtres, heureusement unie à celle de la nature, caractérisent les productions de M. Bacler-d'Albe. Toutes ces beautés se trouvent dans ce tableau, ainsi que dans son pendant, gravé planche 72.



B. Dalbe pinx.t Guyot J.r Sc.

Tom. I. Pl. 73.



Bacler-Dalbe pinx.t Guyot J.e Sc.

Planche soixante-douzième.— Un Paysage ; par Bacler-d'Albe.

Sur le devant, une jeune bergère, assise au pied d'un grand arbre, joue du chalumeau, tandis que ses compagnes, dont l'une porte de l'eau dans des vases, l'écoutent avec attention. Plus loin, est une habitation simple, mais élégante, construite aux pieds d'un rocher. A droite est une rivière sur laquelle on voit une barque, conduite par deux femmes; elles paraissent s'approcher de deux autres femmes placées sur le bord de l'eau. Plus loin, une fabrique s'élève au milieu de bois et de rochers.

FIN DU PREMIER VOLUME.